

PIERRE VALDELIEVRE

---

# La Terre

POÈMES GÉORGIQUES DE FLANDRE

Décorés de bois originaux de HENRI GROS

Charissimi, estote FACTORES VERBI  
et non AUDITORES tantum.

S. JACOBUS Cap. I



EDITIONS DE "LA CARAVELLE"

LE LIVRE ET L'IMAGE

6, Rue Bezout - PARIS

1935

LA TERRE

## DU MEME AUTEUR

---

### POESIE

- LES HEURES ÉMUES (1912). Edition du Beffroi, Paris.  
JOIES ET TRISTESSES (1922). Edition illustrée A. Blaizot, Paris.  
MA PETITE PATRIE (1925). Edition illustrée A. Blaizot, Paris.  
LA RANÇON DU PROGRÈS (1928). Edition L. Danel, Lille.  
LA POÉSIE DE LA MER (1932). Edition La Caravelle, Paris.

### PROSE

- LES BAGNES D'ALLEMAGNE : *Souvenirs de captivité* (1920). Edition L. Danel, Lille.  
UNE « RÉCAPPÉE » : M<sup>me</sup> D'HOEST-DENTANT, HÉROINE LILLOISE (1930). Edition du Mercure de Flandre, Lille.  
LA PSYCHOLOGIE DU POÈTE (1933). Edition La Caravelle, Paris.  
UN GARS DE FLANDRE (1934). Edition illustrée, La Caravelle, Paris.

### THEATRE

- LA VOCATION DE TÉNIERS, 1 acte en vers (1931). Edition du Mercure de Flandre, Lille.  
LE DICT DE JACQUEMARS GIÉLÉE, 2 actes en vers (1932). Edition La Caravelle, Paris.  
LE NID DÉSSERTÉ, 3 actes en prose (1933). Edition G. Frère, Tourcoing.  
EN JOUE... FEU! ou LA MORT DU ROI MURAT, 3 actes en vers (1934). Edition La Caravelle, Paris.  
LE MIRACLE DE LA TREILLE, 2 actes en vers (1934). Edition La Caravelle, Paris.  
LE JEU DE SAINT NICOLAS, 1 acte en vers (1935). Edition La Caravelle, Paris.



PIERRE VALDELIEVRE

---

# La Terre

POÈMES GÉORGIQUES DE FLANDRE

Décorés de bois originaux de HENRI GROS

Charissimi, estote FACTORES VERBI  
et non AUDITORES tantum.

S. JACOBUS Cap. I



EDITIONS DE "LA CARAVELLE"

LE LIVRE ET L'IMAGE

6, Rue Bezout - PARIS

1935



BENEDICAT TERRA DOMINVM : \* LAVDET ET SVPEREXALTET  
EVM IN SÆCVLA.

BENEDICITE \* VNIVERSA GERMINANTIA IN TERRA, DOMINO.

BEDEDICITE \* OMNES BESTIÆ ET PECORA, DOMINO.

Daniel, Cant. 3. VII.

VERITAS DE TERRA ORTA EST.

Ps. 84.



## A VIRGILE

Maître, salut!

O toi qui nous appris à connaître la terre,  
En déroulant pour nous, sur un mètre sévère,  
Tes poèmes berceurs auxquels tu t'es complu;

Chantre des prés, des bois et des travaux agrestes  
Et des dieux des forêts, ægipans et sylvains,  
Toi qui nous expliquas à quels ordres divins  
Se pliaient les soleils dans leurs orbes célestes;

Toi qui depuis l'abeille en travail de son miel,  
Jusqu'aux bœufs ruminants, as connu tant de choses,  
Et qui cherchas sans cesse à connaître les causes  
Et les secrets pourquoi des présages du ciel.

Tes pâtres échangeant leurs propos bucoliques  
Nous enseignent la paix et le calme des champs,  
Et leur flûte champêtre harmonise des chants  
Dont tes vers font vibrer les vivantes musiques.

De ton doux Latium, par toi nous connaissons  
Le terrain fécondé dans le sang des batailles;  
Nous savons la beauté du rite des semailles,  
Ou de la faux qui glisse en ses riches moissons.

Tu nous dis la gaité des vendanges d'automne,  
Lorsque vers les cuiviers, chargés d'un lourd butin,  
Les éphèbes s'en vont dans l'or clair du matin,  
Chantant, et le front ceint de pampres en couronne.

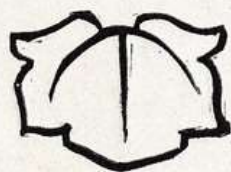
Tu nous fais voir les jeux des placides bergers  
Conduisant le troupeau de leurs brebis bélantes,  
Ou le groupe agité des chèvres turbulentes  
Qui broutent en passant sur le bord des vergers.

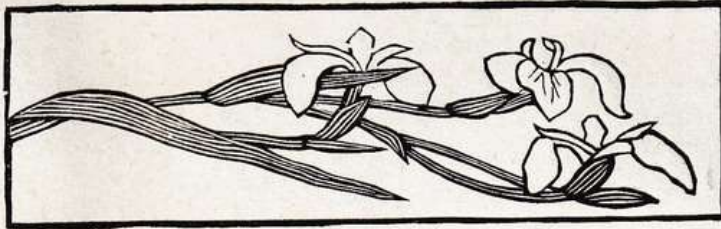
Et tu dépeins le soir qui tombe sur la plaine  
Quand les ombres, là-bas, s'allongent doucement,  
Tandis qu'un feu mourant barre le firmament  
D'une longue fumée errant comme une haleine.



---

Maître sensible et doux, chantre divin, élu  
Par les fervents du beau et des formes parfaites,  
O Cygne de Mantoue, ô Prince des Poètes,  
Maître. salut!





## LA TERRE MATERNELLE

Le travail de la terre est besogne divine :  
Il est pour notre corps vivifiant et sain,  
Mais il élève l'âme, et pour elle il est saint,  
L'un et l'autre acceptant sa rude discipline.

C'est le premier labeur auquel fut condamné  
L'homme coupable, après qu'il eut commis la faute :  
Pour qu'il pût à nouveau marcher la tête haute  
Sur la terre des champs il lui fallut peiner.

D'ailleurs l'homme est sorti lui-même de la terre :  
N'est-ce point du limon que Dieu l'a façonné,  
Lorsqu'au sixième jour il voulut couronner  
Par sa formation son œuvre toute entière ?

Et ce limon c'était, aux doigts du Créateur,  
La bonne terre grasse argileuse et compacte.  
Dès lors, entre la terre et l'homme c'est un pacte  
Qui consacre à jamais le travail rédempteur.

Ainsi, liés depuis les jours de la Genèse,  
Ils se doivent l'un l'autre une fidélité  
Que rien ne peut trahir, et que la volonté  
De parjurer sa foi n'amoindrit ni ne lèse.

Jusqu'au jour où léguant sa charrue à ses fils,  
L'homme ira s'endormir dans sa terre fidèle  
Qui le recueillera, doublement maternelle :  
*Pulvis es, et in pulverem reverteris.*







## LES HOUBLONS

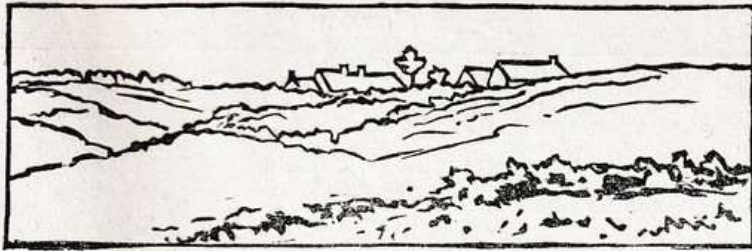
Le soleil a mûri les cônes des houblons  
Et le temps est venu d'en faire la cueillette.  
Viens, étranger, qui n'as jamais vu cette fête,  
Et dans les matins blonds  
Je te promènerai parmi les houblonnières.  
Regarde dans la plaine où triomphe l'été,  
Tous les champs étagés là-bas dans la clarté,  
Sans bornes ni frontières,  
Ce damier de verdure où les tons sont vivants;  
De Bailleul à Cassel, de Steenvoorde à Hondskoote,  
Tu peux voir dans le bleu de la brume qui flotte,  
Balancés à tous vents,

Les houblons enroulés aux perches inclinées.  
Vois les cônes dorés pendus de toutes parts,  
Clochettes, semble-t-il, attirant les regards,  
Moissons carillonnées,  
Où court à travers champs, joyeux et printanier,  
Le rythme merveilleux des sonnailles muettes.  
Dès l'aube les enfants et les femmes s'appêtent  
D'un geste familier,  
A cueillir les fruits mûrs, car la récolte presse  
Et doit être rentrée avant qu'au ciel brûlant  
Le soleil n'ait donné d'un rayon violent  
Sa trop vive caresse,  
A l'heure où le zénith respandit embrasé.  
Vois quelle agilité s'empresse entre les lignes  
Aux sarments enroulés comme d'immenses vignes,  
Où le jour tamisé  
Laisse flotter sans bruit sa douceur claire-obscur.  
Et quel fécond espoir conduit toutes ces mains!  
Car durant ce labeur on sait quels lendemains  
Cette besogne dure  
Réserve aux travailleurs dans les calmes repos :  
La cueillette contient en elle la promesse

Des dimanches, des jours de fête ou de kermesse  
Où dans les gais propos  
Qu'on échange, attablés là-bas sous les guinguettes,  
La bière coulera, moussant par-dessus bord,  
Belle bière de Flandre, ardente comme l'or,  
Et qui tourne les têtes!







## APRES L'ORAGE

Oh! comme elle sent bon, la terre après l'averse!  
C'est toute une vapeur qui s'élève du sol  
Et dont l'humidité qui se répand, disperse  
Des flocons de senteurs, légers comme un envol.

On voit la terre moite et les plantes mouillées  
Fumer tout doucement par leurs pores ouverts,  
Les feuilles, sous la pluie, ont des teintes rouillées,  
Et sous l'eau qui les penche on en perçoit l'envers.

O la bonne fraîcheur de cette odeur humide,  
Effluve pénétrant qui, dans l'air attiédi,  
Traîne, comme un brouillard sur une mer sans ride,  
Et feutre en sa moiteur les pas qu'il assourdit!

La terre a soupiré pour ces gouttes bénies,  
Pour éteindre l'ardeur de son aridité,  
Et toute la nature aux teintes rajeunies  
Se dilate et respire avec avidité,

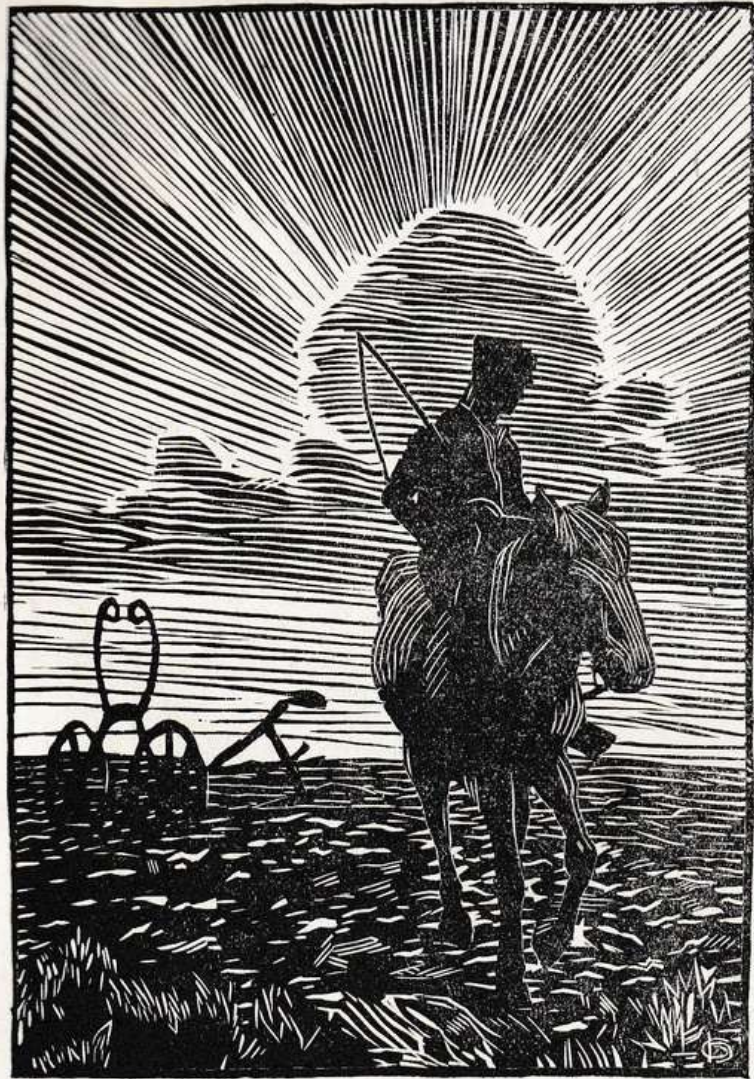
Comme un cerf altéré tend vers la source fraîche  
Ses naseaux enflammés par la course aux abois,  
Puis avec volupté trempe sa langue sèche  
Au fil de l'eau qui sourd de la fraîcheur des bois.

Cette odeur de la terre est enivrante et forte,  
Elle monte et captive impérieusement,  
Et lorsqu'on l'a sentie on la garde et l'emporte  
Pour en jouir encore en soi profondément.

La mémoire des sens en demeure imprégnée  
Et la senteur sauvage est longue à s'effacer  
Ainsi qu'un souvenir de musique éloignée  
Qui se perd doucement aux brumes du passé.











## RETOUR

« Dia! Huhau! » Lentement, sur la route pavée,  
D'un pas lourd qui résonne en l'air calme du soir,  
Un paysan revient, sa journée achevée,  
Ayant, sa bête et lui, rempli tout leur devoir.

Pieds ballants, en travers de la croupe élevée,  
Il se tient de la main au harnais de cuir noir,  
Et les yeux, fatigués de la longue corvée,  
Egarés dans le vague aussi loin qu'on peut voir.

La charrue est là-bas, le soc fiché en terre,  
Attendant à nouveau l'effort du lendemain;  
Et l'homme qui revient, placide et solitaire,

Agite par instants le cordeau de la main :  
« Dia! Huhau! » cependant que sous les toits qui fument,  
Les lumières du soir aux fenêtres s'allument.







## SEPTEMBRE

Septembre, roi des mois! Dans l'immuable ronde  
Où tournent les saisons, te voici de retour.  
La terre se recueille après l'œuvre féconde,  
Et prête à recevoir à nouveau le labour,  
Sommeille, avant que l'homme à son appel réponde.

Et ce recueillement dans la tranquillité,  
Parmi les jours sereins que Septembre déroule  
Dans la douce moiteur de son humidité,  
Est calme comme une eau paisible qui s'écoule  
Et dont le cours tranquille erre avec majesté.

Tous les blés sont rentrés et font ployer les granges  
Sous le poids opulent du prix de la moisson,  
Les bois se sont parés sous des couleurs étranges  
Où l'automne qui s'ouvre a jeté son frisson,  
Et déjà tout là-bas sont faites les vendanges.



L'homme persévérant et la terre ont peiné,  
Menant depuis des mois une lutte âpre et dure,  
La terre obéissant au labeur acharné,  
Et l'homme s'obstinant à guider la nature,  
Et voici qu'aujourd'hui l'effort est terminé,

Et Septembre triomphe à l'heure où la détente  
Vient desserrer aux bras les muscles fatigués.  
C'est le but que l'on touche après la longue attente,  
Après l'enfantement des trésors prodigués,  
Et l'on se sent au cœur quelque chose qui chante!

Septembre, roi des mois! Les feuillages sont roux  
Avant de s'effeuiller dans la clairière humide,  
Et les faisans tapis en d'obscurs rendez-vous,  
S'il leur fallait mourir dans un jour si limpide,  
Songent que le trépas malgré tout serait doux.





## LA TERRE MARTYRISEE

Ils avaient proclamé dans leur folle superbe :  
« Nous dévasterons tout, et derrière nous l'herbe  
Disparaîtra du sol que notre pied foula,  
Car nous sommes les fils barbares d'Attila! »  
Et quand nous avons pu retrouver cette terre  
Après quatre ans de deuils, d'efforts et de misère,  
Dieu! qu'elle était meurtrie ainsi qu'un corps brisé!  
Comme effroyablement, lamentable, épuisé,  
Son giron maternel déchiré de blessures  
S'est offert à nos yeux au sortir des tortures!  
Partout des trous d'obus et des traces de feu,  
Cratères de volcans assoupis depuis peu,  
De longs fils barbelés, de débris de ferrailles,



Des ceintures d'obus, résidus de batailles!...  
On eût dit qu'une plainte émanait de son sein  
Et criait à l'auteur de ses maux : Assassin!

L'homme se mit à l'œuvre avec persévérance,  
Animé de sa foi dans cette renaissance :  
Il arracha du sol, monstrueux écheveaux  
Ou risquerait plus tard de se briser sa faux,  
Et les ronces d'acier et les chevaux de frise;  
Brûlé par le soleil et mordu par la bise,  
On l'a vu s'acharner au labeur surhumain,  
Quand plus rien n'existait, le champ, ni le chemin,  
De vouloir recréer une terre fertile  
Sur le sol que la guerre avait rendu stérile.

Les hivers sont passés, suivis des gais printemps,  
Et l'homme et la nature ayant pendant longtemps  
Réuni leurs efforts pour la tâche commune,  
Ont enfin triomphé de leur longue infortune,  
Et la terre féconde a verdi de nouveau :  
Ses flancs se sont ouverts au précieux fardeau  
Des grains qui sont l'espoir de la moisson future,  
Et voici qu'aujourd'hui sur la récolte mûre



Le vent en vagues d'or moutonne à l'infini.  
Oh! Quelle fierté sort de cet effort béni!  
Non, tu n'eus pas raison, dans ta folle jactance,  
Descendant d'Attila, car la terre de France  
Qui reprend sa vigueur, ne verra plus, bientôt,  
La place où ton cheval a posé son sabot!





## A PAN

O dieu Pan, me voici! Je t'apporte aujourd'hui  
Ce que j'ai de meilleur, comme offrande propice,  
D'un geste spontané, sans aucun artifice,  
Dans le calme déclin de ce jour qui s'enfuit.

C'est du lait de brebis qui viennent d'être mère  
A l'aube du printemps, pour la première fois :  
Regarde, j'ai plié jusqu'ici sous le poids,  
Portant à grands efforts cette jarre de pierre;

Et puis voici du miel que j'ai pris ce matin  
En affrontant pour toi l'abeille furieuse,  
Tel que je l'ai trouvé sur la branche d'yeuse,  
Tout parfumé d'aster, de colchique et de thym.



Enfin, dernier tribut, je suspends à ta stèle  
La flûte que j'ai faite en tiges de roseau,  
Et dont la voix si claire est comme un chant d'oiseau,  
Où l'on croirait ouïr un bruissement d'aile.

Vois comme les pipeaux en sont bien assemblés,  
Et leurs bois inégaux où mon souffle se brise  
Sont bien rangés en arc, afin qu'il me suffise  
De promener ma lèvre à leurs bords effilés.

Oh, lorsque je la prends, à peine je débute,  
Que dans mon être entier je me sens frissonner,  
Une ardeur m'envahit, dont je suis étonné,  
Et c'est tout le printemps qui chante dans ma flûte :

C'est la chanson du vent parmi les peupliers,  
C'est le frémissent des roseaux sur la rive,  
La caille au brusque envol, ou le bruit d'une grive  
Qui s'élève soudain dans les genévriers;

C'est le balancement des moissons estivales,  
Quand les épis gonflés dont l'or blond resplendit  
Se bercent en cadence au soleil de midi,  
Parmi le crissement régulier des cigales.

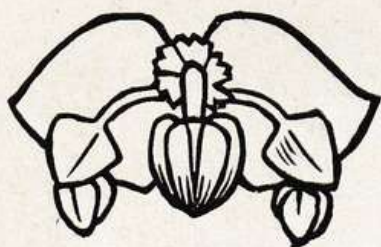


Cette offrande me coûte, et j'ai presque regret,  
Car j'en ai tant joué, ma flûte, que je l'aime,  
Et l'on dirait que c'est comme un peu de moi-même  
A l'instant où pour toi je vais m'en séparer.

Prends-la, pour que demain mon troupeau soit prospère!  
Mes chèvres, tu le sais, vont bientôt mettre bas,  
Tu dois les protéger, et dès leurs premiers pas,  
Sauvegarder pour moi les chevreaux et leur mère.

Fais que le vin nouveau de ma vigne soit clair,  
Que le lait soit épais, tout parfumé de menthe,  
Et donne à mes brebis une laine abondante  
Que filera ma mère au long des soirs d'hiver.

Les dieux ne sont point sourds, il faut que tu m'entendes :  
Les destins des troupeaux sont régis par tes lois,  
Tu protèges les champs, les jardins et les bois,  
C'est pourquoi j'ai voulu t'apporter ces offrandes.





O FORTUNATOS NIMIUM!... (1)

O vous qui connaissez les secrets de la terre,  
L'influence des mois et le tour des saisons,  
Qui vivez limitant la course familière  
Aux mêmes champs bornés des mêmes horizons,  
Vous êtes les bénis et les heureux du monde!  
Toute votre existence, en la plaine féconde  
Se déroule paisible et riche de travail,  
Avec le seul souci d'une moisson dorée  
Où puissent vos chevaux, pour la tâche sacrée,  
Au soleil de juillet, entrer jusqu'au poitrail.

---

(1) O Fortunatos nimium sua si bona norint  
Agricolae.



Vous êtes des heureux, car le labeur austère  
Qui vous fit la main rude et vous rida le front,  
Entre tous les travaux, est l'effort salutaire;  
Et lorsque vous ouvrez le maternel giron  
De la glèbe, où le soc en droite ligne avance,  
Vous tenez en vos mains, formidable puissance  
Dont tout autre que vous sans doute tremblerait,  
Tout l'avenir du monde et son pain nécessaire,  
Et c'est pourquoi vers vous comme vers la lumière  
Tant de bras suppliants se tendent sans arrêt.

Regardez ces forçats qui peinent dans les villes  
Au long du jour, sans idéal et sans beauté,  
Courbés pour accomplir des tâches difficiles,  
Qui perdent sans retour leur joie et leur santé!  
Et quand le soir venu se produit la détente  
Voyez-les s'engouffrer en foule impatiente  
Sous les porches bondés de spectacles malsains,  
Où pour se reposer de leur lourde fatigue  
Ils vont, aux passions que ne tient nulle digue,  
Tressaillir et vibrer jusqu'aux pâles matins.

Et vous croyez leur sort digne de votre envie?  
Ah, vous ne savez pas, vous ne pouvez savoir  
De quel calme bonheur est faite votre vie  
Malgré son dur labeur et son rude devoir!  
Levés avant le jour, parmi les champs, sans trêve  
Vous savez la beauté du soleil qui se lève  
Prodiguant la richesse et la fécondité.  
Et vous savez que l'homme en passant la mesure  
Se perd à transgresser les lois de la nature,  
Et qu'il lui faut dormir quand vient l'obscurité.

C'est en vous que réside aujourd'hui la sagesse,  
Et la mâle lenteur de vos pas assurés  
Décèle malgré vous votre antique noblesse  
Et les traditions des aïeux pondérés  
Qui vous ont tous légué leur amour de la terre.  
Et quand même aujourd'hui vous voudriez le taire,  
Vous ne sauriez cacher que cet amour vainqueur,  
Votre premier souci et votre raison d'être,  
Domine votre vie et la dirige en maître,  
Et qu'il est suffisant pour vous remplir le cœur.



Soyez fiers d'être ceux qui méprisant la foule  
Savent vivre isolés au milieu de leurs champs,  
Et sans compter les pas de l'heure qui s'écoule  
Entre les matins clairs et les tardifs couchants,  
Jamais au long du jour n'ont ménagé leur peine.  
Soyez fiers! Comme un arbre isolé dans la plaine  
Se dresse magnifique au milieu du décor,  
Vous dominez le monde, et l'ombre projetée  
Par le soleil couchant, s'allonge illimitée,  
Et dans le soir vermeil vous fait plus grands encor.





## SEIGNEUR, JE VOUS BENIS!

Seigneur, je vous bénis pour les fruits de la terre  
Qui croissent lentement au soleil de l'été :  
Le blé, ce roi, d'où sort toute prospérité,  
Dont la substance tient notre pain nécessaire ;

Et tant d'autres épis qui mûrissent partout,  
Dans les marais dormants ou bien sous les tropiques,  
Partout où passe l'homme avec son soc rustique,  
Et que la main égrène, ou que la meule moude ;

Puis pour les fruits gonflés de sève généreuse,  
Dorés sous les ardeurs des midis fulgurants,  
Les fruits prêts à craquer, les beaux fruits odorants  
Dont l'effluve s'épanche en tiédeur savoureuse !



Je vous bénis encor pour les troupeaux bêlants  
Qui reviennent, le soir, au rythme des sonnailles  
Le long des chemins creux encadrés de broussailles,  
Et qu'un berger pensif achemine à pas lents ;

Ceux qui vont, mugissant avec leur voix profonde,  
Au lourd balancement des fanons plantureux ;  
Ou les coursiers nerveux qui se cabrent, peureux,  
En secouant les flots de leur crinière blonde ;

Pour les oiseaux du ciel qui sillonnent l'azur  
En glissant doucement sur leurs ailes qui planent,  
Dont les nids sont pendus aux branches des platanes,  
Ou maçonnés au creux des arches d'un vieux mur ;

Puis le gibier sauvage épars sous la futaie,  
Qui se terre à l'abri des vertes frondaisons,  
Averti par l'instinct qu'il est telles saisons  
De meurtre et de massacre, où son ombre l'effraie !

Je vous bénis enfin de m'avoir fait sentir,  
Seigneur, la majesté de ces travaux champêtres  
Que nous ont enseignés les gestes des ancêtres  
Léguant l'expérience avant que de partir ;

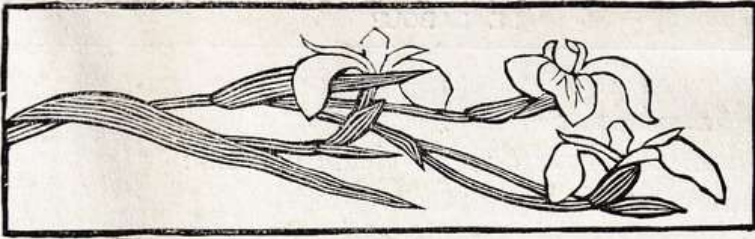
Et la saine beauté de l'effort salulaire  
Pour féconder le sol : et ce labeur sacré  
C'est quelque chose comme un poème éthéré  
Qui nous élève l'âme en nous courbant sur terre.

Or l'homme à ce travail doit mettre son amour,  
Car cette poésie est une obéissance  
Depuis les jours lointains de notre déchéance  
Où nous devons gagner le pain de chaque jour,

Lorsque l'ange debout, tenant son épée haute,  
A chassé nos aïeux du Paradis perdu,  
Condamnés désormais à ce labeur ardu  
Au prix de la sueur, pour racheter leur faute.

Seigneur je vous bénis, car toute chose est bien,  
Qui tombe de vos mains sur l'humaine misère :  
Soyez glorifié pour les fruits de la terre,  
Puisque vous nous comblez, nous qui ne sommes rien!





## LE LABOUR

Dins uno terro labourivo  
Quand la fature es tempourivo,  
Ero uno visto mervihouso !

*Mireille, Ch. VII*

Dans une terre labourable  
Quand la culture se fait en temps propice.  
C'est un spectacle merveilleux !

L'effort des grands bœufs roux qui tirent lentement  
Le soc de la charrue, est chose magnifique :  
Côte à côte ils s'en vont sous le balancement  
Du joug qui les accouple en son arc symétrique ;  
Leurs fanons plantureux pendent lourds et puissants,  
Et sur leurs membres bas, avec toutes leurs forces,  
Ils s'arc-boutent nerveux, dans les sillons glissants  
Enfonçant sous leur poids leurs lourdes jambes torses ;  
Et, dans l'effort qui tend leurs muscles contractés,  
Ils soufflent des naseaux et bavent de l'écume.

Espoir de la saison, promesse des étés,  
Tiennent dans ce labeur dont la vieille coutume  
S'est transmise depuis l'origine des temps,  
Par la tradition d'un geste millénaire  
Que l'homme renouvelle avant chaque printemps.  
Et sous le soc brillant on voit jaillir la terre,  
Longue bande qui tourne et se brise en tombant.  
Et quand le laboureur voulant reprendre haleine  
S'arrête, et posément du regard englobant  
Toute l'immensité déserte de la plaine,  
Mesure le terrain qu'il a déjà franchi,  
Son œil alors croit voir, en un troublant mirage,  
Dans le déclin du jour qui là-bas s'infléchit,  
Tous ses sillons bien droits converger en image :  
Etrange perspective, en la douceur du soir,  
Qui les fait rayonner ainsi qu'une auréole  
A l'entour du soleil, magnifique ostensor  
Posé sur l'horizon, debout comme un symbole.







## DOUCEUR

Quelle douceur, ce soir, flotte sur la campagne!  
Sens-tu comme une paix  
Qui monte des sillons, et dont l'effluve gagne  
Pour nous envelopper, tel un brouillard épais?  
On dirait qu'on possède, en ces heures lascives,  
Plus de subtilité,  
Pour capter sûrement par les sens qui s'avivent  
Tous les rêves errants dans la réalité.  
Quelle est cette senteur qui parfume l'espace,  
Tel un encens léger?  
Quelle est cette harmonie au gré du vent qui passe;  
Quelle est cette lumière où mon œil est figé  
Comme sur un mirage attirant qui fascine?  
Et mes mains par instants  
Semblent palper une douceur que j'imagine  
Une chose irréelle hors du monde et du temps.  
C'est l'attendrissement du soir qui me pénètre,  
Et fait chanter en moi  
Ce que j'ai de meilleur au tréfonds de mon être.

Ne me demande pas ni comment ni pourquoi,  
Je ne le sais, vois-tu : cet émoi me possède  
Et je ne m'en défends,  
Comme sans résister et sans crier à l'aide  
Peuvent s'abandonner en riant des enfants.  
Viens donc errer ensemble à notre fantaisie  
Au hasard des chemins  
Que le soir a pour nous remplis de poésie;  
Et les Poètes seuls peuvent porter les mains  
Sur les rêves épars pour les cueillir en gerbe  
Sans crainte de flétrir,  
Sous les mots attendris qui composent leur verbe,  
Tous ces émois naissants destinés à fleurir!  
Quelle douceur, ce soir, flotte dans la campagne!  
On sent monter la paix  
Du fond des sillons bruns, et l'effluve qui gagne  
Pénètre et couvre tout comme un brouillard épais.







## PARABOLE DU SEMEUR

Un homme, pour semer, sortit de bon matin.  
C'était dans ces pays où sous des paraboles,  
Pour mieux faire comprendre un principe certain,  
On aime à le draper en de belles paroles ;  
Donc notre homme sortit avec ses grains de blé  
Et chercha pour semer un terrain favorable.  
Mais devant lui le sol apparaissant criblé  
De pierres et de rocs, était indéfrichable.  
« Ah! dit-il, si le Ciel me pouvait transporter  
Loin de cet Orient si tristement aride,  
Aux pays où le sol est moins déshérité! »

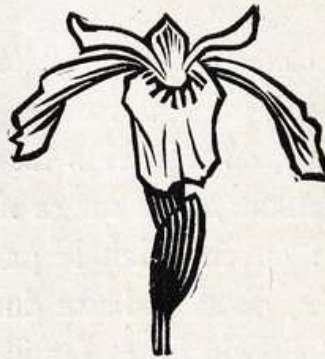
Et le Ciel l'entendit, et sans bâton ni guide,  
Lui faisant traverser la terre et le désert,  
L'amena d'un seul coup loin de la Palestine,  
Et le posa tremblant sur le bord de la mer.  
« Eh quoi, dit-il, ici? Veut-on que je m'obstine  
A semer dans le sable où rien ne peut pousser?  
Point ne gaspillerai mon grain de cette sorte! »  
A peine a-t-il parlé que le vent empressé  
L'entraîne de nouveau, puis d'un trait le transporte  
En un pays boisé; des forêts alentour  
Couvraient partout le sol, plantureuses et drues.  
Et l'homme dit encor : « Je pourrais tout le jour  
Tenter de faire ici cheminer mes charrues  
Sans arriver à rien, et seul un bûcheron  
A travers ce taillis saurait frayer la route.  
Ces terres aujourd'hui point ne me retiendront,  
Et je trouverai mieux, puisque le Ciel m'écoute. »

Derechef le voici par les airs emporté.  
Il lui semblait voler léger, et sa besace  
Lourde de grains battait ses flancs en liberté,  
Cependant que joyeux il planait dans l'espace.  
Il passait au-dessus des mers, des continents,

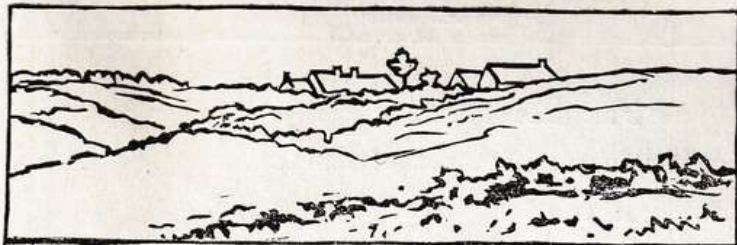


Et la terre sous lui s'enfuyait dans la brume,  
En d'étranges dessins de longs brouillards traînants,  
Sur les plages, mêlés aux franges de l'écume.  
Et voici qu'à la fin il se sentit poser  
Doucement au milieu d'un beau pays de plaine.  
Il s'assit un instant et, pour se reposer,  
Car il avait besoin de reprendre l'haleine,  
Se mit à regarder la terre autour de lui.  
Jusqu'à perte de vue, elle était riche et grasse,  
Capable de produire et de nourrir son fruit;  
On eût dit qu'au soleil miroitait sa surface,  
Et qu'elle se dorait de sa fécondité.  
Un rang de peupliers aux feuilles tremblotantes  
Et dressés dans le ciel, s'alignait reflété  
Dans un canal traînant ses eaux lourdes et lentes.  
« Or ça, dit l'homme, où suis-je? » Et voici que là-bas,  
Calme, les pieds ballants, assis sur sa monture,  
Venait un paysan : on entendait le pas  
Sonner sur les pavés, de sa cadence dure,  
Et le cheval marchait, docile et familier,  
Au rythme brimbalant d'un licol de sonnailles,  
Conduit par un cordeau fixé sur son collier.  
« Ami, dit le semeur, entre gens qui travaillent,

Nous pouvons nous aider : Où suis-je, dites-moi?  
Quelle est autour de nous cette terre féconde?  
Je n'en ai jamais vu d'aussi belle, ma foi,  
Et Dieu sait que j'ai fait presque le tour du monde!  
Considérez ces champs : quelle fécondité!  
Ce doit être un plaisir sans nom que d'entreprendre  
Et d'y mener à bien le labour de l'été!  
— Ça, dit le paysan, c'est la terre de Flandre! »







## INVOCATION

Soleil de Dieu, salut!  
Te voici de retour sur notre plaine blonde  
Après avoir franchi l'autre face du monde!  
Te voici de retour, souverain absolu,  
Dont toute chose attend la vie et la lumière,  
Quand tu parais, royal, au seuil de la carrière!

Tournés vers l'Orient  
De nos regards tendus nous scrutons les espaces,  
Avides de sentir tes effluves qui passent  
Dans les matins dorés, et l'homme confiant  
N'a jamais attendu vainement ta présence  
Dont un cycle éternel ramène la cadence.

## Par delà l'horizon

Tu parais, et l'aurore hésitante et timide  
Qui s'avance, à la fois ton héraut et ton guide,  
S'efface, comme au vent s'envole une toison,  
Et tout se tait, saisi, comme en exubérance,  
Devant cette splendeur de ta magnificence.

## O lumière du jour

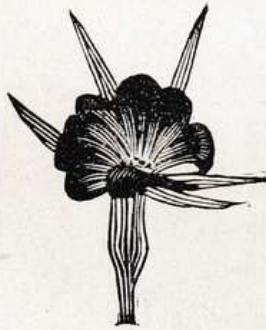
Que le Verbe de Dieu créa dès l'origine,  
Et dont l'éclat vainqueur depuis lors illumine  
Chacun des continents du globe tour à tour,  
Toi qui baignes nos yeux de douceur infinie,  
Et qui rends la nature alerte et rajeunie,

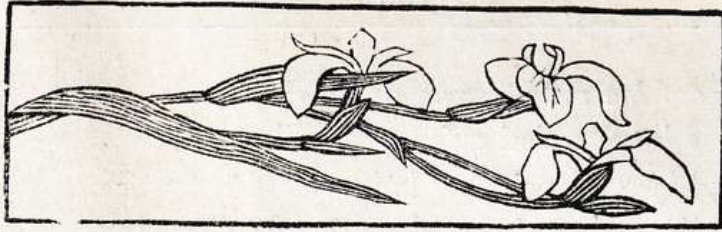
## Je reconnais en toi

Toute la majesté de Dieu qui se reflète :  
On dirait qu'à ta vue il descend sur ma tête  
Un trouble bienfaisant fait d'amour et de foi,  
Un trouble qui m'emplit et dont les notes vibrent  
En attendrissements jusqu'au fond de mes fibres.



Et je me sens tenté  
Presque de t'adorer comme un signe visible  
Des attributs divins, qu'un destin inflexible  
Cache aux regards bornés de notre humanité!  
Et j'élève mes mains vers ta clarté féconde :  
Soleil de Dieu salut, dominateur du monde!





## FLANDRE!

J'aime avec passion ma bonne vieille Flandre  
Dont le visage amène est toujours souriant,  
D'un sourire un peu triste, et qu'on ne peut comprendre  
Si l'on ne sait pas lire en son regard brillant.

Car elle a quelque chose, indicible mystère,  
Où se mêlent l'orgueil de son antiquité,  
Le charme du ciel gris qui pèse bas sur terre,  
Et le nimbe doré de sa prospérité.

Ses comtes, autrefois, au temps de la puissance,  
Bataillaient pour garder leur état florissant,  
Et tenaient en échec parfois les rois de France  
Qui n'ont pas dédaigné de s'unir à leur sang.



Son atmosphère mate, éparse sur la plaine,  
Tamise la lumière ainsi qu'en un vitrail,  
Et quand le soleil point sur le brouillard qui traîne,  
Ses lointains embrumés ont des douceurs d'émail.

Et son peuple trouvant dans l'instinct de sa race  
La force d'entreprendre et celle de lutter,  
Par l'obstination de son labeur tenace  
A créé la richesse et la prospérité.

Dans la diversité de la Mère-Patrie,  
D'autres pays sans doute ont d'autres qualités,  
Leur front sait se parer de couronne fleurie,  
Et pour nous captiver ils ont d'autres beautés.

Soit! Au long de ses champs comme au long de ses rues  
La Flandre, je le sais, n'a pas que des joyaux,  
Elle recèle aussi des tares, des verrues,  
Mais moi je l'aime telle, et j'aime ses défauts.

Un fils aime sa mère, encor qu'elle ait des rides,  
Et s'il la voit passer lasse et le dos voûté,  
En songeant qu'il lui doit, lui, ses membres valides,  
Il accourt la baiser avec plus de bonté.

Salut, Flandre ma mère, entre toutes bénie!  
Tu m'as donné le jour sous ton ciel de douceur,  
Je te veux dédier toute mon harmonie,  
Et le verbe chantant de mon rythme berceur!









## LE VENT DANS LES BLES

Le vent chante aujourd'hui parmi les épis mûrs  
Qui frissonnent sans fin sur la plaine dorée,  
Les beaux épis de blé gonflés d'espairs futurs,  
D'où sortira bientôt la récolte sacrée.

Les longues tiges ont des mouvements légers,  
Toutes ensemble vont et viennent en cadence,  
Et lourdes des trésors par la glèbe échangés,  
S'inclinent doucement au vent qui les balance.

C'est un moutonnement qui court vers l'horizon,  
Ondule et se déploie avec magnificence,  
Comme si dans les champs l'ardeur de la saison  
Faisait avec orgueil jaillir son abondance.



On dirait par instants les vagues de la mer  
Qui déferlent au loin vers des plages de rêve,  
Et l'on cherche des yeux, sous le soleil d'or clair,  
Quelle est dans le lointain cette impossible grève.

Comme sur mer aussi c'est un bruit continu,  
Frémissement vivant qui meurt et se répète,  
Voix, rythmes et chansons en langage inconnu  
Qu'on cherche à pénétrer, et c'est toute une fête!

O venez écouter tous ces accents mêlés,  
Venez prêter l'oreille aux étranges paroles  
Que le vent fait passer à travers les grands blés  
En des frémissements rapides qui s'envolent;

Venez avec respect recueillir la chanson  
Des épis que la terre a gonflés de sa sève,  
Et qui joyeusement sont prêts pour la moisson,  
Voulant mourir avant que l'été ne s'achève :

## II

Nous sommes le blé qui mûrit  
Parmi la belle plaine blonde,  
Nous sommes le blé qui nourrit  
Les hommes à travers le monde :

Pour tous, besoin impérieux,  
Principe de toute substance,  
Symbole de toute abondance,  
Et qu'un travail mystérieux  
Tire d'une infime semence.

On peine pour nous cultiver,  
Rançon terrible de la faute,  
Depuis que l'homme s'est sauvé  
Devant l'archange à l'épée haute  
Pour cacher son remords profond.  
Et sous la sentence sévère  
Il a mesuré sa misère :  
« C'est à la sueur de ton front  
Que tu cultiveras la terre. »

Courage! L'effort patient  
Force lentement la nature!  
Celui qui trace, confiant,  
Son sillon dans la glèbe dure,  
S'assure au jour de la moisson  
Des récoltes lourdes de sève,  
Et devant que l'été s'achève  
Son orgueil aura le frisson  
D'avoir réalisé son rêve.

Voyez la splendeur des épis :  
Ils ont aspiré dans la terre



Dans les éléments assoupis,  
L'essence du suc nécessaire ;  
Ils ont puisé dans les trésors  
Qui se reforment en silence  
Par une secrète science,  
Et la poussière de vos morts  
Les a nouris de sa substance.

Recueillez-les pieusement,  
Ce sont des reliques vivantes,  
Et que soit sacré ce froment  
Promis à vos lèvres ferventes.  
Songez combien de fois le sang  
Des soldats a baigné la plaine :  
C'est par sa vertu souveraine  
Que le blé pousse plus puissant,  
Et rend mesure plus que pleine.

Le travail du sol est sacré,  
C'est une besogne divine  
Que l'on ne saurait comparer  
Au labeur pesant de l'usine ;  
Et quiconque dans le sillon  
Parsème le grain en cadence,  
Agit comme la Providence  
Au jour de la création,  
Et tient un peu de sa puissance.

Allons, faucheurs et moissonneurs!  
Allons, ramasseurs et faneuses!  
L'heure a sonné, lieurs, vanneurs,  
Vite en route, bandes rieuses :  
Les blés sont mûrs, assez dormi!  
Et quand elles seront seules  
Ne cherchez point, entre les meules,  
Quelle Ruth, quelle Noémi  
Viendront glaner dans les éteules.

## III

Les moissonneurs alors dans leurs bras vigoureux  
Ont pris la faux courbée à la lame brillante,  
Et sont entrés debout, pleins d'ardeur flamboyante,  
Dans les blés embrassés de leurs regards fiévreux.

Et d'un geste à la fois rude et plein de mesure,  
Sous le balancement du rythme cadencé,  
Ils ont, le jour durant, pas à pas avancé  
Malgré l'épuisement d'un long effort qui dure.

Et derrière eux le champ s'étendait dévasté,  
Et tous les épis d'or fauchés à ras de terre  
S'alignaient sur le sol, marquant la route claire,  
Soudainement rangés dans l'immobilité.



O beauté de l'effort qui lentement se presse,  
Spectacle millénaire et toujours merveilleux,  
Dont on ne cesse point de se remplir les yeux  
Que fascine et retient toute cette richesse.

Le labeur d'une année est couché là gisant,  
Et tous les moissonneurs parmi cette abondance  
S'enfoncent doucement, mesurant leur avance  
Au chemin que parcourt leur pas lent et pesant.

On n'entend que le bruit de la faux sur la paille  
Et l'ahan du faucheur à chaque mouvement,  
Ou quelquefois l'envol qui jaillit brusquement  
D'oiseaux surpris au nid, de perdrix ou de caille.

Et quand tombe le soir dans le lointain bleuté,  
Ils s'arrêtent enfin brisés de lassitude,  
Et passant sur le front le dos de leur main rude,  
Redressent d'un seul coup leur taille avec fierté,

Puis jettent sur la plaine un long regard paisible  
Satisfait et vainqueur, regard de conquérant,  
Conscients d'avoir fait quelque chose de grand,  
Et sachant qu'entre tous leur effort est splendide.





## OFFRANDES PAIENNES

### I

O CÉRÈS!

Les bras chargés des fruits de la saison nouvelle,  
O Cérés, me voici t'apportant ce matin  
Les premiers fruits de l'an mûris dans mon jardin,  
Que la Terre a gonflés du suc de sa mamelle.

C'est une grappe d'or de mon plus beau raisin,  
Que j'offre sur un lit de feuilles de dentelle,  
C'est la branche portant la poire la plus belle,  
Et ma première pêche à la peau de satin.



Ecarte de mon clos l'abeille trop gourmande,  
Les loirs qui chaque jour prélèvent leur provende,  
Et les merles siffleurs qui becquettent mes fruits!

Et par delà la haie où mon verger s'enferme,  
Retiens les maraudeurs qui par les sombres nuits  
Rôdent à la limite où veille le dieu Terme!

## II

## LA ROUILLE

Rhéa, je suis Gordone, et Lycus est mon père :  
Dans ton temple désert j'ai pénétré sans bruit  
Après avoir marché longuement dans la nuit,  
Pour venir jusqu'ici t'apporter ma prière :

Dans le champ paternel tu sais par quel mystère  
Le blé qu'on a semé voit se perdre son fruit,  
Le chaume grêle et court, comme de rouille enduit,  
Languissant au soleil, se penche vers la terre.

Si tu veux, guéris-le de cet étrange mal  
Qui n'a point touché Myr, notre voisin rival,  
Bien que, par Jupiter, il en e t été digne !

Et je t'apporterai pour prix de mes espoirs  
Des fèves et du lait, en gratitude insigne,  
Dans un vase de terre orné de dessins noirs.



## III

## PRÉMICES

Cybèle, je dépose en ce temple champêtre  
Une gerbe d'épis que j'ai liés pour toi :  
Je te l'offre ce soir pour accomplir ta loi,  
Telle que me l'apprit le Flamine, ton prêtre.

C'est toi qui fécondas la graine et qui fis naître  
L'abondante moisson dont l'imposant charroi  
Chemine doucement dans le sentier étroit  
Bordé d'arbousiers verts que la vigne enchevêtre.

Sans souci des ardeurs du soleil flamboyant,  
Tu sais que j'ai peiné, poussant mon soc brillant  
Au long des sillons bruns, sans marchander ma peine.

Mais tu n'as pas voulu que mon effort fût vain,  
Et je viens aujourd'hui, joyeux de cette aubaine,  
Exposer ce tribut sur ton autel divin.





## FECONDITE

*Merces Dei fructus ventris.*

Le travail de la terre est une œuvre divine  
Qui requiert chaque jour l'aide du Créateur :  
Quand l'homme a dans le vent semé sa graine fine,  
La main de Dieu la fait germer avec lenteur  
Et pousser dans le sol sa première racine.

Ce sont les fils maudits de Caïn criminel  
Qui furent condamnés aux tâches violentes,  
A cuire de la brique au soleil sous le ciel,  
A marteler le fer dans des forges ardentes,  
Et ce travail de force est un labeur cruel.



Aussi l'homme des champs armé de patience,  
Lent, pondéré, rassis et bien équilibré,  
Compte-t-il chaque jour avec la Providence,  
Et sa foi vers le but, lorsqu'il l'a désiré,  
C'est l'élément premier de toute sa science :

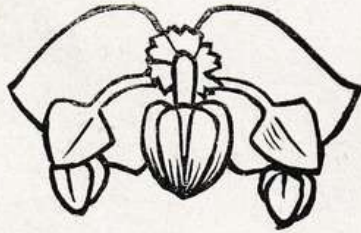
Pour dorer ses épis sous l'ardeur de l'été,  
Du Ciel seul il attend la saison souriante,  
Puis la fraîcheur des nuits lourdes d'humidité,  
Comme il attend aussi, dans sa foi confiante,  
Le mystère d'où sort toute fécondité.

Et paisible, vivant parmi cette abondance,  
Il connaît le bonheur de son foyer peuplé,  
Et dans son esprit simple, exempt d'extravagance,  
Il voit d'un œil content, dans ses boisseaux de blé  
Et ses enfants nombreux, une même opulence.

Dans leurs flancs généreux, sans souci du fardeau,  
Les femmes sans compter ont propagé la vie,  
Habiles à dresser les apprêts d'un berceau  
Autant qu'à manier, quand l'été les convie,  
De leurs robustes mains la serpe ou le fléau.

Aussi, leurs fils, à peine échappés de leurs ailes,  
Vont par la plaine blonde, ivres de liberté,  
Comme en leur élément, au milieu des javelles,  
Exhaler au soleil leur trop-plein de santé,  
Et forts d'avoir sucé leurs puissantes mamelles.

Salut foyers bénis! Ils n'ont point redouté  
Dans la joie et l'amour la mesure trop pleine.  
Ils vivent à l'écart dans la sérénité,  
Songeant qu'à chaque jour doit suffire sa peine,  
Et que le don de Dieu, c'est la fécondité!







### PRIERE A NOTRE-DAME DES DUNES (1)

O Vierge qui trônez dans l'or des sanctuaires,  
Sous les feux des vitraux où s'enflamme le jour,  
Qui, pour nous attirer, vous faites tour à tour  
Nautonière à Boulogne et pastoure à Brébières,

Idéal de tous temps : Vierges de Raphaël  
Dont le regard si doux s'éclaire d'un sourire,  
Vierges aux cheveux blonds, de qui Memling s'inspire,  
Vierges de Murillo flottant dans l'irréel,

---

(1) Premier Prix du Concours du Landjuweel (Joyau du pays) de N.-D. des Dunes, à Dunkerque, le 1<sup>er</sup> juin 1928.

Madones de Rubens à la mine vermeille,  
Vierges noires, debout sous une chape d'or,  
Dans la chapelle pauvre ou le riche décor,  
Vierge aux Ardents, Vierge au Pilier, Vierge à la Treille!

Il nous plaît aujourd'hui porter à vos genoux  
Un tribut filial, Notre-Dame des Dunes,  
Et vous dire, parmi vos nombreuses fortunes,  
Ce nom que les Flamands vous donnent entre tous.

Vous êtes bien ici leur reine incontestée :  
Ces farouches marins lèguent de père en fils  
Votre culte fidèle hérité de jadis,  
Et de leur rude voix ils vous ont tous chantée.

Car ils savent prier, tous ces gens de la mer,  
Et prier n'est-ce pas faire œuvre de poète ?  
Or, qu'on le sache bien, la Flandre est ainsi faite,  
Qu'un parfum de poème ici flotte dans l'air :

Voyez les vieux moulins qui dominant la plaine,  
Où l'on jette à pleins bras l'or des blondes moissons,  
Tandis que les faucheurs, au rythme des chansons,  
Rentrent paisiblement vers la ferme prochaine ;

Les peupliers où court un long souffle mouvant,  
Les canaux où l'eau dort le soir au clair de lune,  
Les petites maisons éparses sur la dune,  
Toits rouges accroupis, penchés contre le vent ;



Et tout au loin, là-bas, la mer, la mer immense,  
Attirante, sauvage, et le regard changeant,  
Parfois verte et sinistre, et quelquefois d'argent,  
Dont le rythme sans fin au soleil se balance...

Vous êtes toute à tous au-dessus des rancœurs :  
Mère, vous présidez aux douleurs maternelles,  
Et veillant par delà les sphères éternelles,  
Vierge, vous préservez la pureté des cœurs ;

Epouse, vous gardez les foyers où l'on prie,  
Le marin vous invoque, Etoile de la Mer,  
Et l'on retrouve encor votre doux regard clair  
Au chevet des mourants dont la force est tarie.

Salut, Vierge régnant sur les Dunes du Nord,  
Plus forte qu'une armée ordonnée en bataille !  
Il me plaît, aujourd'hui, bravant le sot qui raille,  
Entremêler pour vous mes rimes sans effort.

Et vous voyant sur nous sourire et condescendre,  
Tant de bonheur m'agite en des frissons divers,  
Car le tribut d'amour que j'apporte en mes vers,  
C'est le cœur du pays, c'est l'âme de la Flandre.





## LA PIERRE DU FOYER

Les hommes d'aujourd'hui, dans les maisons des villes,  
Ne savent plus ce qu'est la pierre du foyer;  
Séduits et fascinés par les plaisirs faciles,  
Rien n'a pu les tenir ni les apitoyer,  
Et la cité de mort leur ouvre ses asiles.

Asiles de misère où l'on dort en passant,  
Abris noirs, surpeuplés, sans soleil et sans joie,  
Où sous le morne poids d'un air délirant  
On ignore à midi le grand jour qui flamboie,  
Et rajeunit au cœur la vie avec le sang.



La pierre du foyer c'est la chose sacrée  
Qu'on vénère à l'égal de la pierre d'autel,  
C'est le seuil trois fois saint qui commande l'entrée  
Du cercle de famille, emblème solennel,  
Remords et châtiment de la foi parjurée;

Car ils ont rejeté la foi de leurs aïeux  
Ceux qui dès leurs vingt ans sont partis vers les rues :  
Ils sont la cause, avec leurs rêves orgueilleux,  
De la rouille aujourd'hui sur les socs des charrues,  
Et des larmes tremblant aux paupières des vieux.

Des générations ont connu cette pierre  
Que la cendre gardait tiède pour tout venant;  
On s'y tenait le soir près de la flamme claire,  
Et parlant à mi-voix dans le calme stagnant,  
On était recueilli comme en un sanctuaire.

Les enfants à pieds nus connaissaient sa chaleur  
Dans les jeux imprévus des intimes présences,  
Les aïeux devisaient de leur jeunesse en fleur,  
Et la pierre entendait toutes les confidences,  
Les rêves d'avenir, les soupirs de douleur.

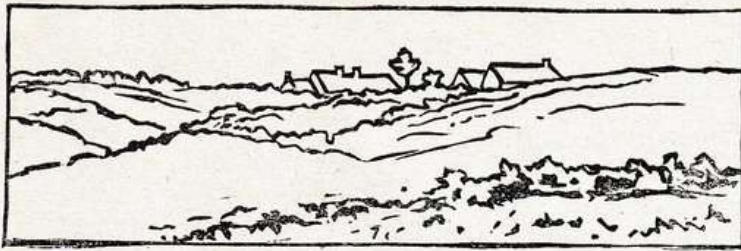
Elle symbolisait la maison tout entière,  
Elle en était le cœur, et c'est lui qu'on aimait,  
Et quelqu'humble que fût l'aspect d'une chaumière,  
Pour tous ses habitants le foyer l'animait,  
Prodiguant à chacun la vie et la lumière.

C'est cela qu'ont quitté les fous qui sont partis  
Pour aller s'entasser dans des faubourgs infâmes :  
Quand reviennent, le soir, leurs pas appesantis,  
Pour se distraire ils n'ont de foyer ni de flammes,  
Et leurs beaux rêves d'or sont tous anéantis.

O Paysans, gardez la pierre du foyer !  
Veillez que sous la cendre elle demeure chaude,  
Vous êtes les gardiens de l'âtre familial :  
N'y laissez point entrer le vent glacé qui rôde,  
Car quand le cœur est froid, on en meurt tout entier !







## LE BARŒUL (1)

« Flandria, Martis arena. »

Barœul, terroir sacré, cœur même de la Flandre,  
Arène de combat, champ clos sacrifié  
Et sans cesse immolé sous le choc meurtrier  
Des guerres ne laissant que ruine et que cendre,

Te voici cependant sorti purifié  
Des griffes de ce Hun qui voulait nous apprendre  
Que ne pousserait plus désormais l'herbe tendre  
Sur l'empreinte maudite où se posait son pied!

---

(1) On donne le nom de BARŒUL à tout le territoire de la Flandre situé à l'Est de Lille, dans la boucle que fait le cours de la Marque depuis sa source à Mons-en-Pévèle, jusqu'à son confluent avec la Deûle à Marquette.

Et quand nous regardons se dérouler ta plaine,  
Ta belle plaine grise, où tout au loin se traîne  
Un peu de brume bleue au ras des moissons d'or,

Un point retient là-bas l'œil avec insistance,  
C'est Bouvines, debout, dominant le décor,  
Bouvines, rude enclume où se forgea la France!







## LA MAJESTE DU SOIR

La majesté du soir se répand sur la plaine,  
Quelque chose de doux flotte en l'air mollement,  
Quelque chose de doux que l'on perçoit à peine,  
Mais qui pénètre au cœur en attendrissement.

Sans bruit et pas à pas l'ombre s'est étendue,  
Et la brume bleutée envahit l'horizon  
Comme pour abriter la minute attendue  
Où la terre et le ciel entrent en oraison.

Tout se fond au lointain, et parmi le silence  
Où s'endorment les champs à ce déclin du jour,  
On se sent pénétré par un bien-être intense  
Cependant que la nuit gagne tout à l'entour.

Oh! ces bruits attardés après le crépuscule,  
Ces derniers bruits du jour étranges et lointains :  
Dans l'herbe quelque part un insecte module  
Des crissements légers, tremblants, comme incertains;

Puis un oiseau de nuit battant ses lourdes ailes,  
Brusquement effrayé, vole bas dans le noir,  
Et là-bas l'aboiement de chiens qui se querellent  
Trouble la nonchalance et le repos du soir.

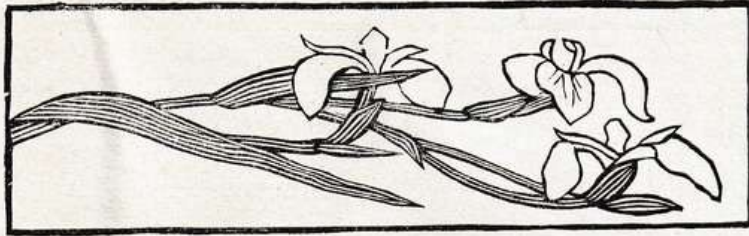
Et lorsque le sommeil a saisi toute chose,  
Lorsque ces derniers bruits eux-mêmes se sont tus,  
Le vent dans les sillons mettant trêve à la pause,  
Agite les grands blés dont ils sont revêtus.

On dirait que la terre arrêtant son haleine  
Attendait que le soir vînt avec onction  
Pour retrouver enfin par delà monts et plaine,  
Avec ce long soupir, sa respiration.

Et les tiges des blés s'agitent et frissonnent,  
Leur frémissent court parmi l'obscurité,  
Comme sur mer, la nuit, quand les vagues moutonnent,  
Et que sans voir l'écume on l'entend clapoter.





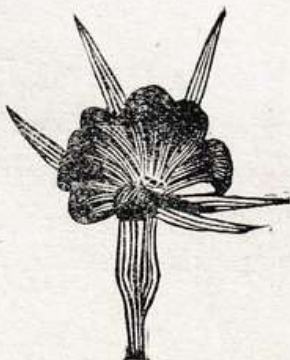


## SOUS TERRE

Amis, je veux dormir dans la terre de Flandre  
Où déjà dans la paix reposent mes aïeux :  
Elle a nourri mon corps, elle a rempli mes yeux,  
Elle m'a façonné, nulle ne peut prétendre  
Plus qu'elle avoir le droit de conserver ma cendre.

L'homme reçoit du sol sur lequel il est né  
Dans son corps et son cœur une empreinte puissante,  
Qui des pères aux fils se précise et s'augmente,  
A tel point que souvent on ne peut discerner  
Du sol ou des aïeux l'effort simultané.

Et la terre a le droit de reprendre sa chose,  
Et puisqu'elle a déjà les corps de nos aïeux,  
C'est rentrer à la fois dans leur sein à tous deux  
Que d'y chercher pour soi le sommeil qui repose,  
Puisque toujours l'effet cherche à joindre sa cause.







## PAYSAGE DE FLANDRE

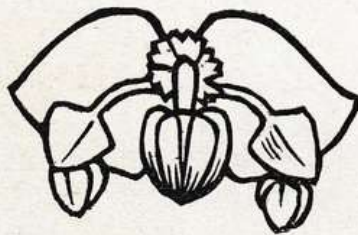
Aussi loin qu'on peut voir, tout l'horizon est droit,  
La plaine à l'infini superbement s'allonge.  
Au lointain, des maisons que domine un beffroi  
Lourd, solide, et pourtant vapoureux comme un songe.  
Au premier plan, des champs déroulant un damier  
Où toutes les couleurs chantent leur symphonie,  
Et que sépare entre eux la ligne d'un sentier :  
L'or du blé qui domine, épand son harmonie  
Entre le colza jaune et le seigle barbu ;  
C'est le lin à fleur bleue, et l'œillette odorante ;  
Et dans les endroits frais, lorsque la terre a bu,  
C'est la riche luzerne avec des fleurs de menthe.  
Ici la houblonnière avec ses longs sapins :

Les vrilles en tournant s'enroulent sur les perches  
Dont l'oblique déport ombrage les chemins,  
Et les cônes tournés vers le soleil qu'ils cherchent,  
Points jaunes sur fond vert, lumière et clair-obscur,  
Se dorent pour les jours prochains de la cueillette.  
Deux moulins exhaussant leur pivot sur un mur  
Tourment allégrement sous le vent qui les fouette,  
Et dans la brise ailée, un carillon lointain  
Aux quatre coins du ciel, en parsemant ses notes,  
Emplit l'éther vivant d'effluves argentins,  
Et fait chanter l'espace en des accords qui flottent.

O paysans de Flandre, aux cœurs simples et doux,  
Vous avez tant mené sans bruit votre existence,  
Dans ce calme décor, que la terre sur vous  
A la longue a marqué sa propre ressemblance  
En façonnant le cœur des générations!  
Comme elle vous avez l'âme lente et paisible,  
Ouverte cependant aux aspirations  
Qu'arrêtent seulement les bornes du possible :  
Ainsi la plaine calme où passe par instant  
Le souffle généreux du vent qui vivifie ;  
Race silencieuse et tenace, écoutant



Plutôt que de parler, dont la philosophie  
Est faite de bon sens et de saine raison !  
J'en arrive à douter si c'est vous qui la faites,  
Votre terre splendide, ou si vos horizons,  
Agissant en retour, vous font tels que vous êtes...









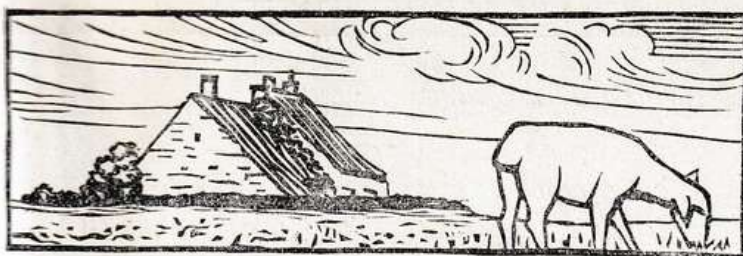
## LE SATYRE

Ce soir, au coin du bois, j'ai cru voir un Sylvain...  
O dieux, quelle frayeur! Comme tout d'une haleine  
J'ai couru jusqu'ici, car ce n'est pas en vain  
Que rôdait ce Satyre en quête d'une aubaine :  
J'en suis toute tremblante, et si j'avais tardé  
Un seul instant à prendre éperdument la fuite,  
Il me tenait pour m'empêcher de m'évader,  
Et jusqu'au fond du bois avec lui m'eût conduite.  
Ma mère, tenez-moi, car j'en frissonne encor.  
J'ai vu son front cornu, ses oreilles de faune,  
Ses deux yeux qui brillaient dans l'ombre comme l'or,  
Et son poitrail velu sur sa dure peau jaune...  
Quelle peur il m'a faite! Et sous la frondaison

Ses pieds de bouc battaient nerveusement la terre,  
Arrachant aux rameaux des brins de leur toison.  
Pendant que je fuyais, dans ma course légère,  
J'ai vu dans les buissons, tout le long du sentier,  
Se presser, en foulant les fleurs de centaurées,  
Et criant de frayeur devant le chèvre-pied,  
Un essaim frissonnant de Nymphes apeurées...  
Et maintenant encor je crois ouïr, pressant  
Et tendant les deux mains pour atteindre sa proie,  
Tout près, derrière moi, l'ægipan grimaçant,  
Galoper à grands pas en ricanant de joie!







## LES CARILLONS DE FLANDRE

Oh! les vieux carillons de nos beffrois de Flandre,  
Dont les siècles passés n'ont point usé la voix,  
Qui répètent encor des vieux airs d'autrefois!  
Il faut être de sang flamand pour les comprendre.

L'étranger vous écoute et ne sent rien en lui  
Vibrer à l'unisson de votre résonnance,  
Et lorsque l'heure sonne au milieu du silence,  
Il songe seulement à l'instant qui s'enfuit.

Mais pour nous, qu'ont bercés depuis notre jeunesse  
La douceur de vos airs vieillots au rythme ancien,  
C'est toute la chanson du passé qui revient  
Et sème au gré de l'heure une onde d'allégresse.

Nos aïeux ont bâti pour nous ces vieux beffrois  
Que le temps a vêtus de sa patine grise,  
Pour nous ils ont voulu que chantent dans la brise  
Ces refrains désuets qui glissent sur nos toits.

A tout instant du jour on entend une antienne  
Que le vent éparpille et disperse à l'entour,  
Et de Caestre à Bailleul, de Steenwerck à Bourbourg,  
C'est toute une envolée à travers notre plaine!

Carillonnez gaîment les chansons du terroir,  
Et brimbalez sans fin dans vos niches de pierre,  
Clochettes et bourdons, dansez dans la lumière  
Des midis rayonnants, et dans la paix du soir!

Votre musique grêle a chanté sur les lèvres  
Des générations qui nous ont précédés,  
De même qu'aujourd'hui vos refrains bien scandés  
Flottent parmi la foule, et dominent nos fièvres.

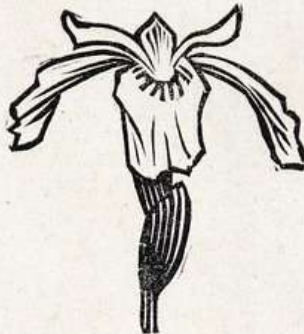
Et le long des chemins populeux des faubourgs,  
Quand s'écoulent, le soir, de longues théories  
Qui s'en vont reposer leurs épaules meurtries,  
Et martèlent le sol au rythme des pas lourds,



Au son du carillon on redresse la tête,  
Et tous ces artisans qu'a brisés le labeur,  
Oubliant à l'instant le poids de la douleur,  
Rentrent en fredonnant l'air des cloches en fête.

Campaniles à jour, girouettes de fer,  
Nos vieux beffrois flamands que la brume auréole  
Contiennent notre histoire et sont tout un symbole,  
D'où sort je ne sais quoi d'exotique et de fier.

Et quand les carillons jettent leur fraîche haleine  
Qui vole par delà les champs et les cités,  
Nous nous sentons vibrer en nos hérédités :  
C'est l'âme de la Flandre éparse sur la plaine.





## LE DESERTEUR

Le garçon a quinze ans. Le père, un jour, lui dit :  
« Or çà, te voilà bien, je pense, assez instruit,  
Il faudrait maintenant, pour me venir en aide,  
Cultiver avec moi les champs que je possède.  
Déjà je me fais vieux et la terre m'attend,  
La besogne est pressante, et l'ouvrage abondant! »  
Le garçon n'a rien dit, prêt à suivre la route  
Que son père indiquait, sans recherche ni doute,  
La route large et belle où depuis si longtemps  
Ses aïeux ont marché, convaincus et contents.  
Mais la mère intervint : « Cet enfant ne peut faire  
Ce métier fatigant de labourer la terre!  
Et d'ailleurs n'est-il pas trop instruit pour cela?  
Car le maître d'école a dit : Ce garçon-là  
Fera, sans se fouler, son chemin dans la vie!



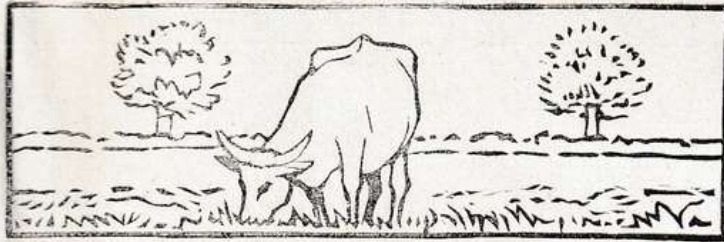
Écoutons ce conseil, et ma plus grande envie  
C'est de lui procurer à la ville un emploi. »  
Ainsi fut fait, et le garçon quitta ce toit  
Qu'avaient fait une pierre à la fois ses ancêtres,  
Pour y couler des jours paisibles et champêtres.

Quinze ans se sont passés depuis que ce départ  
A fait un citadin avec un campagnard.  
Après avoir longtemps travaillé sans relâche,  
Le père s'est usé, puis est mort à la tâche.  
Lui parti, l'an d'après la mère l'a suivi,  
Satisfaite pourtant du rêve poursuivi,  
Et d'avoir vu son fils un bourgeois de la ville  
Pouvant mener enfin l'existence facile.  
Les champs furent vendus ainsi que la maison,  
Mais avant le retour de la belle saison  
La ville avait mangé tout le fruit de la vente,  
Et le déraciné, perdu dans la tourmente,  
Ne fut plus qu'une épave au gré de son destin :  
Il connut le souci d'ignorer au matin  
Comment jusqu'à la nuit s'assurer l'existence.  
Lui, le fils de la terre, élevé dès l'enfance  
Parmi les champs touffus, dans l'or des blés mûris,  
Il souffrit le tourment de la faim dans Paris ;  
Lui qui courait parfois jusqu'à perdre l'haleine,  
Ivre d'air et d'espace, et dévorait la plaine

Libre, cheveux au vent, pour tâcher d'assouvir  
Le trop-plein de sa vie où l'on voyait fleurir  
L'enthousiasme ardent de sa folle jeunesse,  
On le vit promener sa précoce vieillesse  
Sur l'asphalte brûlant et noir de la cité,  
En juste châtement pour avoir déserté...







A LA FERME  
*Psychologie réaliste*

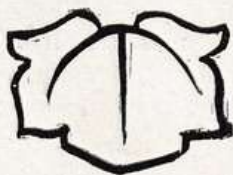
— Ah! te v'là, garchonal! Habil', y est d'jà tard,  
Les coqs y ont canté v'là pus d'eun' demi-heure!  
Y s'agit d'ouvrer, sais-te, et d'pas tirer au r'nard.  
Va préparer l'baratte ousqu'on va batt' el beurre;

Pis te rinc'ras les tell's pour que l'crèm' soich' meilleure.  
Après cha t'iras quer un broc d'ieau dins l'puisard  
Pour donner au goret, je l'intends d'jà qui pleure.  
Allez vite, et fais vir commint qu't'es débrouillard!

Avant, faudra ranger ches bricol's dins l'remise,  
Et pis canger l'litièr' dans l'étabe à la Grise!  
— Bien, Patraon, ch'est compris, mais sans fair' el Pacha

J'pourrai souffler un cop après parell' tournée?  
— Fais vite, eh! Capenoul! Quand t'auras fait tout cha,  
Alors y s'ra grind temps pour ti c'mincher t'journée!

Et le garçon de cour fort penaud et contrit  
A fait sans maugréer tout le travail prescrit.







## L'ATTELAGE

J'ai sorti mes bœufs roux qui dormaient dans l'étable :  
Les voici dans la cour pensifs et somnolents,  
Et dans cette torpeur, en des mouvements lents,  
Ils clignent leurs yeux noirs que le grand jour accable.

Regarde-les mâcher, ruminer sans effort,  
Concentrés sur eux seuls, insouciant et mornes :  
Des brins de paille sèche aux pointes de leurs cornes,  
Balancés par le vent, sont suspendus encor.

Je leur ai mis le joug qui les rend solidaires  
Et fait harmoniser le rythme de leurs pas,  
Ils sont prêts à partir au geste de mon bras,  
En joignant leurs efforts puissants et volontaires.

Et tantôt ils iront dans les champs moissonnés  
Promener la lenteur de leur marche pensive,  
Tirant le soc brillant dont la tranche décline  
Culbute les paquets de terre retournés.

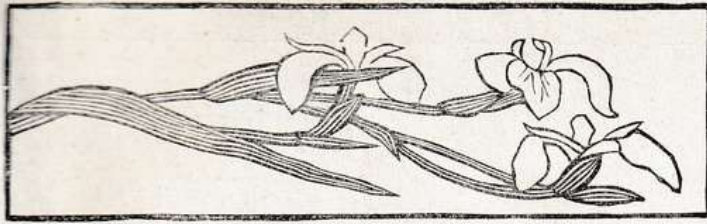
Et la plaine où partout se dressent les éteules  
Les verra cheminer avec ténacité  
Pour retrouver par eux cette fécondité  
Qui va des grains de blé jusqu'aux puissantes meules.

J'aime les voir ainsi calmes avant l'effort,  
Sur leurs membres trapus, symboles de puissance,  
Et les savoir puissants avec insouciance  
Me fait songer à l'eau de rivière qui dort.

Allons Brutus! Allons Grégor! Qu'on rivalise!...  
Et nous voyant passer dans les tardifs couchants,  
Ce soir, on croira voir là-bas, au bout des champs,  
L'attelage des bœufs du pauvre saint d'Assise...



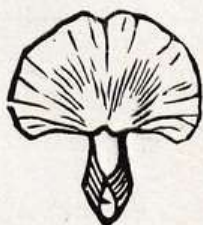




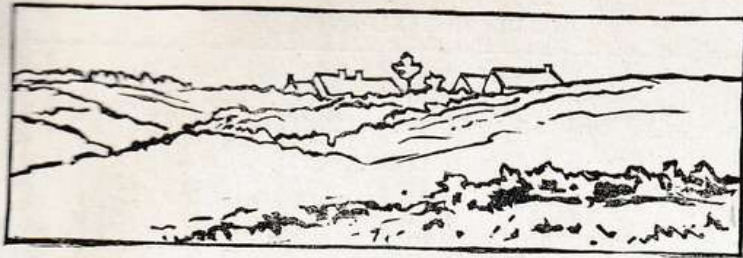
## JE SUIS UN CITADIN

Je suis un citadin de la ville bruyante ;  
Mes aïeux étaient gens nés parmi les cités :  
Si loin que peut aller ma mémoire fuyante,  
Je ne trouve parmi tant de paternités  
Aucun aïeul penché sur la terre féconde.  
Mais sans doute on verrait, remontant pas à pas,  
Qu'aux temps où fleurissait la jeunesse du monde,  
Des ancêtres lointains que je ne connais pas,  
Joyeux, ont labouré la terre, et l'ont aimée :  
Je crois les voir d'ici patiemment courbés  
Jusqu'à l'heure où sentant leur tâche consommée  
La mort les prit sans bruit, tels des épis tombés.  
Ils ont vécu, sans doute, existences faciles,  
Au rythme des saisons, dans le calme et l'air pur,  
Aux âges ignorant l'attrait mortel des villes,  
Quand chacun satisfait suivait son sort obscur.

Et voici qu'aujourd'hui, dans mon effervescence,  
Je me sens remonter vers ces lointains aïeux :  
Je ne sais point leurs noms, mais je sens leur présence  
Qui palpite en mon cœur et brille dans mes yeux.  
Et moi né dans la ville ardente, noire et folle,  
Je refais le chemin des générations  
Pour retrouver ceux-là qui sont tout un symbole,  
Les créateurs sacrés de nos traditions.  
Les cités ont lancé l'appel dans les campagnes,  
Et les terriens tendant avidement les mains  
Sont venus s'enchaîner d'eux-mêmes dans les bagnes,  
Sans savoir quels seraient les obscurs lendemains.  
Mais quelquefois on trouve, après bien des années,  
Au cœur d'un descendant, le vieux ferment natif,  
Cet amour de la terre aux grâces surannées,  
Qui surgit, malgré tout, debout comme un récif...







## LES MATINS BLEUS

Lorsque les matins bleus émergent sur la plaine,  
Auréolés de brume au bord de l'horizon,  
Il flotte, éparse en l'air, une douceur sereine  
Dont l'âme se pénètre, et n'en sait la raison.  
On se sent plus léger et plus joyeux de vivre,  
Et c'est comme un regain de vie et de santé  
Qui d'un seul coup afflue au cœur et vous enivre,  
A l'instant où le jour vous baigne de clarté.  
O douceur de sentir chaque matin la vie  
Vous caresser le front, joyeuse et sans effort,  
Et de tendre à l'azur sa main inassouvie!  
Le sommeil n'est-il pas l'image de la mort?  
Et quand l'homme s'éveille, ainsi que la nature,

Ne paraissent-ils pas tous deux ressusciter,  
Dans l'extase où leurs yeux affranchis de souillure  
S'ouvrent au jour levant, dans le brouillard bleuté?  
C'est vivre intensément, c'est plonger dans la vie,  
Que se sentir renaître ainsi chaque matin,  
Et devant la beauté du geste qui convie,  
L'affamé d'idéal peut assouvir sa faim!







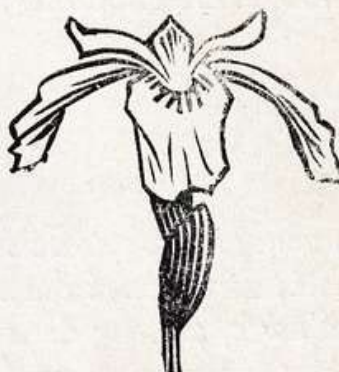
## LES BETTERAVES

Les chariots s'en vont emplis par-dessus bord,  
Lourdement cahotés sur le pavé des routes,  
Et dans la cour d'usine, au long de leur effort,  
Le pas des chevaux sonne en passant sous les voûtes.

L'humidité du soir s'étale en larges gouttes  
Devant la porte ouverte où fuse un halo d'or :  
Dans le rai lumineux des ouvriers s'arc-boutent  
En des labeurs pesants, dans le fond du décor.

Et les hommes des champs, aux pieds couverts de glaise,  
Leur charroi terminé, regardent la fournaise  
Qui s'apprête à broyer le fruit de leur travail,

Et ne peuvent comprendre, en ces longues attentes,  
Comment il descendra, par ce sombre attirail,  
Dans les lourds wagonnets pleins de drèches fumantes.







## DROIT DANS LA VIE

Souvenez-vous, mes fils, de marcher dans la vie  
Toujours droit devant vous, comme on trace un sillon,  
Fermement vers le but pointez votre aiguillon,  
Et détournez les yeux de tout ce qui dévie.

La vie est un labeur que l'on doit accomplir :  
D'une main vigoureuse empoignez la charrue,  
Dégagez le chemin de tout ce qui l'obstrue,  
Et partez de l'avant, décidés, sans faiblir.

L'homme est un laboureur dont la tâche est tracée :  
Dès le lever du jour, il peut apercevoir  
Le terrain qu'il lui faut défricher pour le soir,  
Le champ fécond et riche ouvert à sa pensée;

Sachez que celui-là perd sa force et son temps,  
Qui veut se retourner pour voir la route faite :  
Vous vous retournerez quand vous serez au faîte,  
Alors là vous pourrez vous reposer contents.

Combien ont entrepris le chemin sans connaître  
Les éléments premiers des devoirs et des droits,  
Et qui n'ont rien trouvé le soir entre leurs doigts  
Quand ils sont arrivés tremblants aux pieds du Maître!

Ils s'étaient attardés en route vainement,  
Se croyant tout permis, sans frayeur et sans honte,  
Mais lorsqu'il leur fallut ensuite rendre compte,  
Ils eussent voulu fuir de sous le firmament.

Ne risquez point, mes fils, de sentir l'amertume  
De tels regrets tardifs, impuissants désormais :  
Celui qui du chemin ne s'écarte jamais  
Ignore le tourment du remords qui s'allume.

Allons! Debout, les yeux fixés sur le lointain!  
Pour moi je suis déjà bien loin dans la carrière,  
Et le soir va bientôt m'assombrir la lumière,  
Mais pour vous c'est encor tout l'éclat du matin,

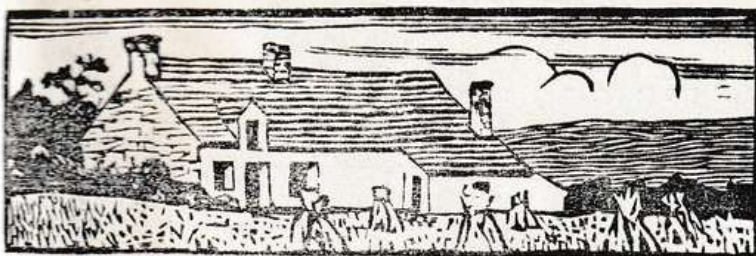


Le matin prometteur de vie et de richesse,  
Le matin rayonnant de force et de chaleur,  
Gonflé d'espoirs puissants, et tenant en sa fleur  
Tout l'éclat des midis à l'état de promesse.

Allez, le cœur léger et l'esprit en repos :  
Vos aïeux avant vous ont suivi cette route,  
Cheminez dans leurs pas sans recherche et sans doute,  
Et vous arriverez allègres et dispos.

Car j'ai toujours pensé que la seule science  
Était de recueillir avec un soin jaloux  
Tout le savoir de ceux qui sont morts avant nous,  
Nous léguant le trésor de leur expérience.





## LE REVEIL

Voici le gai retour après la longue attente :  
    Debout! Debout, voici l'Avril,  
    Le bel Avril qui rit et chante!  
    Tu demandais : « Reviendra-t-il? »  
Moi, je le savais bien que l'hiver n'a qu'un temps,  
Et c'est l'éveil qui sonne aux cloches du Printemps.

\*  
\*\*

Ecoute dans le vent qui passe sur la plaine  
    Chanter la voix des carillons  
    Qui jettent gaiement leur antienne,  
Toute une mélodie à travers les sillons;  
Ecoute rebondir et tressauter les ondes  
    Qui l'une à l'autre se répondent.



Sans nous soucier du chemin,  
Comme de jeunes faons, sans but et sans mesure,  
Viens courir avec moi! Viens, donne-moi la main,  
    Au vent laisse ta chevelure,  
    Et dispersons en liberté  
Le trop-plein débordant de vie et de santé!

\*  
\* \*

Oh! quelle étrange effervescence  
A l'appel du Printemps jaillit de toutes parts,  
Et l'on se sent au cœur comme une exubérance  
Qui monte dans la voix et sort par les regards  
    Comme un vin nouveau qui fermente  
Et vous emplît l'esprit de vapeur enivrante!

\*  
\* \*

As-tu jamais senti l'impétuosité  
    De cette saison printanière,  
    Comme aujourd'hui, te tourmenter,  
    T'envahir de cette manière,  
Quand toute la nature à ce premier réveil  
Frémit secrètement aux baisers du soleil?

On entend murmurer dans la brise qui passe  
Comme des mots harmonieux,  
Et les pollens bientôt vont flotter dans l'espace,  
Apportant avec eux des parfums captieux,  
Qui pénétrant dans toutes choses,  
Iront chercher sans bruit jusqu'à l'âme des roses.

\*  
\*\*

L'éveil vient de sonner aux cloches du Printemps :  
C'est fini, des jours gris, de remonter la pente,  
Voici l'espoir, le jour, la lumière : il est temps !  
C'est la belle saison qui chante  
Et rit de son rire subtil,  
Debout ! Debout, voici l'Avril !...







## LE LABOUREUR ET SES ENFANTS (1)

*Travaillez, prenez de la peine :*  
*C'est le fonds qui manque le moins ;*  
Sans doute, mais encor faut-il voir où vous mène  
Tant de labeur fait avec soins.

*Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,*  
*Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins :*  
*« Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage*  
*Que nous ont laissé nos parents. »*  
Puis il rendit au Ciel ses esprits expirants.  
Le père mort, les fils discutant l'avis sage,  
L'aîné déclara : « Je m'en vais  
Pour tenter la fortune à la ville prochaine. »

---

(1) La Fontaine, livre V, fable VIII.

Le second : « A Paris, je sais  
Pouvoir trouver meilleure aubaine. »  
Et le troisième dit : « Je garderai le champ! »  
Ainsi fit-il, et pour payer à ses deux frères  
La part qui revenait du rachat de ces terres,  
Il s'en fut aux voisins emprunter de l'argent,  
Pensant, par son travail, dès la saison prochaine,  
Pouvoir se libérer.  
Aussitôt plein d'ardeur, sans marchander sa peine,  
Il commença de labourer,  
*Creusant, fouillant, bêchant, ne laissant nulle place.*  
« Il faut, dit-il, que ma main passe  
*De çà, de là, partout! » Si bien qu'au bout de l'an*  
*Le champ rapporta davantage.*  
Mais quand il voulut voir pour prix de son ouvrage  
Quels écus lui valait son labeur accablant,  
Le Fisc parut et dit : « Holà, manant, je veille,  
Et tu vas me donner ma part  
Dans une récolte pareille!  
— Me prenez-vous pour un richard?  
Mes voisins m'ont prêté des fonds sur cette terre  
Et je leur dois, je suis loyal,  
L'intérêt et le capital.  
Laissez-moi les payer... — Nenni! je considère  
*Que le travail est un trésor,*  
Et pour tout bien l'on doit payer jusqu'à la mort! »  
Le pauvre homme ne put s'acquitter de ses dettes,



Il fut saisi, contraint; on mit dans les gazettes  
Le beau champ paternel, tout fut bientôt vendu,  
Perdu!

Et pendant ce temps-là ses deux frères, à l'aise,  
Ayant mis quelque part leur fortune à l'abri,  
Songeaient, en le sachant si penaud et marri,  
Qu'ils n'avaient pas choisi la part la plus mauvaise.

Aux temps où nous vivons, retenez ce conseil :  
Gardez-vous des biens au soleil!  
Tu n'avais pas prévu, Bonhomme, en ta sagesse,  
Que la morale pût un jour se transformer,  
Mais aujourd'hui, vois-tu, toute chose est en baisse,  
A ces décrets nouveaux il faut s'accoutumer,  
Et ta morale honnête est presque une faiblesse.





## LE PAIN QUOTIDIEN

Je mange avec respect ce pain quotidien  
Que l'on demande au ciel chaque jour en prière :  
De tous les dons de Dieu, c'est le plus nécessaire,  
Qui fait croître la vie en nous, et l'entretient.

Le blé dont il est fait croît en terre de Flandre,  
Dans cette bonne terre où dorment maintenant  
De leur dernier sommeil, sacrifice immanent,  
Tant de nos soldats morts en voulant la défendre.

Et c'est pourquoi ce pain m'est doublement sacré,  
Quand je songe en moi-même à ce troublant mystère,  
Que le sang de nos morts a nourri cette terre  
Du riche suc dont s'est gonflé l'épi doré.



Et comme on reçoit Dieu dans le pain de l'hostie,  
C'est un peu des héros couchés parmi nos champs  
Qu'on reçoit et qu'on mange, actes de foi touchants,  
Dans les grains de froment du sol de la Patrie...





## FIN DE JOUR

Oh! le soir qui descend doucement sur la plaine!  
Quel calme reposant, quelle sérénité  
S'élèvent par degrés, lorsque meurt la clarté  
Par delà l'Occident : on dirait une antienne

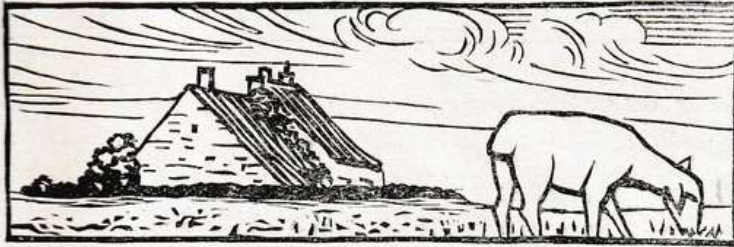
Que chante la nature à l'heure souveraine  
Où toutes choses vont s'assoupir en beauté.  
Et l'homme, par le poids de son labeur, voûté,  
Revenant à pas lents vers sa ferme prochaine,



Dont la lumière intime au loin vient de briller,  
Songe au calme repos qui l'attend au foyer :  
Il lui semble déjà voir l'horloge qui chante,

Le vieux cadre doré où meurt un Christ en croix,  
Et le chat qui s'endort auprès d'un feu de bois  
Où ronronne l'attrait de la soupe fumante.





LE MONDE  
EST A CEUX QUI SE LEVENT TOT

J'ai voulu voir l'éveil de mes champs opulents :  
Avant le chant du coq j'ai parcouru la plaine  
    Où le jour naissait à pas lents;  
Mes grands blés s'éveillaient après la nuit sereine,  
Tout prêts à se bercer de leur geste incertain  
    Dans le silence du matin.

Il flottait dans l'air calme, à l'heure jaillissante,  
Quelque chose de doux et robuste à la fois,  
    Comme une force attendrissante  
Qui vous pousse à crier, et vous brise la voix,  
Comme un apport secret d'une étrange magie,  
    Par quoi renaît toute énergie.



Alors, profondément, comme avec volupté,  
J'ai respiré l'air pur, de toute ma poitrine,  
Humant avec avidité  
Tous les parfums errants que la glèbe agglutine,  
L'odeur de terre sèche où chantent les grillons,  
Et la bonne senteur qui monte des sillons.

Holà, vous qui dormez dans les villes brumeuses,  
Appesantis d'un lourd sommeil,  
N'avez-vous donc jamais vu les aubes joyeuses  
Franchir allégrement les frontières du jour?  
Debout, vous qui dormez encor quand le coq chante,  
Venez voir l'heure flamboyante!

Secouez de vos yeux le souvenir brutal  
Des spectacles malsains qu'on voit dans vos Sodomes,  
Où pour mieux accomplir le mal,  
Sans même avoir besoin de se cacher, les hommes  
Jusqu'au proche matin se consomment, la nuit,  
Et dorment quand le soleil luit.

Debout! Qu'attendez-vous pour entonner l'antienne  
Qu'il faut clamer à pleine voix,  
Le chant d'enthousiasme à travers monts et plaine,  
Où l'âme, dirait-on, se soulage d'un poids  
En exhalant son allégresse  
Pour trouver chaque jour sa nouvelle jeunesse.

Ah! vous ne savez pas tout ce qui peut tenir  
De calme reposant et de douceur sereine,  
Et de foi simple en l'avenir,  
En cette heure qui naît, réconfortante et saine,  
Où l'homme se sent vivre avec intensité  
Au-dessus de l'humanité!

Comme l'orgueil alors vous gonfle la poitrine,  
Autant que la fraîcheur vive du jour naissant,  
A s'apercevoir qu'on domine  
De toute sa hauteur, solitaire et puissant,  
Jusqu'à l'horizon qui se dore,  
La plaine qui s'éveille aux baisers de l'aurore.

Joie! ô joie idéale, où je sens que le mot  
Frémit en hésitant sur ma lèvre! Oui, le monde  
Est à ceux qui se lèvent tôt :  
Ceux-là sentent la vie abondante et féconde  
Reprenant de nouveaux essors,  
Dans leurs veines en feu circuler à pleins bords!







## LES HOUBLONNIERES

Quand l'automne s'étend sur les champs dénudés,  
Et que le vent du nord souffle à travers la plaine,  
J'ai quelquefois erré, de mes pas attardés,  
A l'heure où la campagne, ainsi qu'une âme en peine,  
Semble souffrir sans bruit de cet isolement.  
Alors, dans le soir gris, entre les houblonnières,  
On se croirait soudain, devant l'alignement  
Des perches profilant leurs lignes régulières,  
Dans un port où les mâts sommeillent près des quais :  
Sur l'enchevêtrement de leur tête qui penche,  
Se tendent des haubans en lacis compliqués,  
Et la pente des mâts se dessine si franche,

Que presque on les dirait inclinés par le vent.  
C'est toute une flottille impatiente et vive  
Qui tend avidement à cingler de l'avant,  
Mais se débat en vain, enchaînée à la rive.  
Et la plaine, là-bas, vaste comme une mer,  
Jette l'appel du large à ces vaisseaux de rêve  
Qu'on voudrait voir bondir, toutes voiles en l'air,  
Sur le dos frémissant du flot qui les soulève...







## A CEUX QUI SONT PARTIS

O vous tous qui partez là-bas vers la grand'ville,  
Croyez-vous qu'à vos pieds la terre du pays  
Vous suive, pour mener de vos pas indécis,  
Perdus dans le tumulte, une course infertile?

La bonne vieille terre en a tant vu partir  
Qu'elle ne s'émeut plus du bruit de cet exode,  
L'abandon la connaît, elle s'en accommode,  
Si l'on veut s'excuser, elle laisse mentir.

Mais vous qui pensiez tous avoir à vos semelles  
Comme un peu du terroir que vous aviez quitté,  
De même que l'oiseau parmi l'immensité  
Ne garde en s'envolant nul azur sous ses ailes,

Vous avez tout perdu, sachez-le, dès le jour  
Où sans vous retourner, vers la Cité de fièvre  
Tendant éperdument vos bras et votre lèvre,  
Vous avez, un matin, pris le vol sans retour.

Vous avez tout laissé pour l'ardente chimère  
Où vous vous brûlerez comme des papillons,  
Les vertus de la race et les traditions,  
Et jusques à vos morts couchés au cimetière.

Vous ne gardez plus rien de ce qui fut longtemps  
Le robuste support de votre raison d'être,  
Et pour l'avoir voulu malgré tout méconnaître,  
Vous errerez en peine, aigris et mécontents.

On en a vu parfois rentrer la tête basse,  
De ceux que sans pitié le sort avait frappés,  
Alors, découragés d'avoir été trompés,  
Ils étaient revenus en se voilant la face.

Ils croyaient retrouver ce qu'ils avaient perdu  
En humant le parfum de la terre natale,  
Mais, hélas! quelque chose en eux, dans l'intervalle,  
Avait été brisé comme un arc trop tendu,



Car, pour restituer ces vertus dispersées  
Dont est fait le trésor de nos traditions,  
Il faudrait à nouveau des générations  
Apportant tour à tour leur cœur et leurs pensées.





## LA CHANSON DU SYLVAIN

Certains jours, quand je sors du fond de mes grands bois  
Sombres et recueillis, j'arrive quelquefois  
Au bord ensoleillé d'une verte clairière;  
Alors là, je m'attarde à rêver, solitaire,  
Et bercé par mon rêve, immobile et sans voix,  
Durant de longs instants je contemple la terre :

O! Sous le soleil matinal  
Regardez comme elle est brillante,  
Et voyez comme chaque plante  
Scintille en gouttes de cristal.



Lorsque vient l'heure effervescente,  
Sous les midis qu'elle subit  
La terre se fait somnolente,  
Elle se pâme et s'assoupit.

Et dans la douceur indécise  
Où meurent les soirs langoureux,  
Elle a des accès douloureux  
Durant que le jour agonise.

Voici qu'il pleut : l'humidité  
Partout s'épanche ruisselante,  
Et voici la terre en gaieté  
Qui, sous le bruit des gouttes, chante.

La neige tombe à flocons lourds,  
La terre aussitôt fait silence,  
Et pour bercer sa somnolence  
Les pas eux-mêmes se font sourds.

Et quand, par les belles soirées.  
La brume flotte à ras du sol  
En pesantes vapeurs cendrées  
Qui cherchent à prendre un envol,

La terre est comme une coquette  
Qui, pour capter un amoureux,  
S'attarde à ranger sur sa tête  
Les plis d'un tissu vaporeux...

Oh! Vous ne savez pas tout ce que dit la terre,  
Elle vit, elle parle, elle chante, elle rit :  
Il faut pendant longtemps l'écouter, solitaire,  
Il faut comme moi-même être son favori  
Dans le fond des grands bois, où l'on sache se taire,  
Pour pouvoir recueillir sa voix qui s'attendrit!



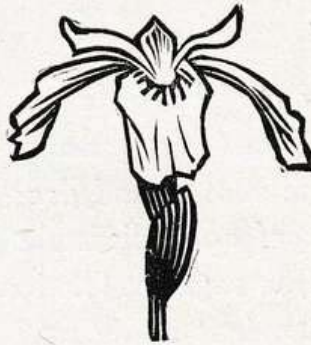




## L'HEURE DOUCE

Oh! la douceur du soir qui tombe sur la mer,  
Dans le calme déclin où meurt le crépuscule!  
Pas à pas, l'ombre gagne et se répand dans l'air,  
Et montant par degrés confond et dissimule  
La grève, l'eau, les rocs, la vague et l'horizon.  
Dans ce recueillement imprégné de silence,  
On dirait la nature entrant en oraison  
Dans l'intime ferveur d'un soir de confiance.  
Et dans l'obscurité soudain surgit sans bruit  
Le geste bénissant du phare qui s'allume,  
Et qui jette en tournant sa clarté dans la nuit.

O la douce lueur qui traverse la brume,  
Et caresse au lointain, par le scintillement  
Du grand signe de croix des rais de sa lumière,  
Les pauvres gens perdus sous le noir firmament,  
Qui se sentent ainsi rattachés à la terre!







## PRIERE DU SOIR

Seigneur, vous avez dit : Tu mangeras ton pain  
A la sueur du front! A votre loi docile  
J'ai peiné tout le jour, j'ai supporté la faim,  
Le poids de la chaleur et du labour fertile,  
Avec l'espoir secret qu'il ne serait pas vain.

J'ai peiné sans répit et par obéissance,  
Reins courbés, conduisant ma charrue à pas lents,  
Et j'ai trouvé, malgré des efforts accablants,  
Comme un apaisement, presque une jouissance.

Et, ce soir, me voici sur le point de rentrer  
Pour trouver le repos dans ma ferme paisible,  
Me voici sur le bord de mon champ labouré,  
Recueillant devant vous, ô Présence invisible,  
Mon cœur qui s'attendrit, prêt à vous adorer.

Simplement, sans apprêts et sans forfanterie,  
Tout mon être imprégné de la douceur du soir,  
Et me sentant joyeux, conscient du devoir  
Accompli sans compter, c'est debout que je prie !

Debout, comme priaient de leurs bras étendus  
Moïse ou Abraham, oraisons confiantes ;  
Et dressé dans le soir, de tout mon corps tendu,  
J'élève vers le ciel mes paumes suppliantes,  
Sachant que mon salut de vous est entendu.

Dans les villes, là-bas, les hommes s'agenouillent  
Et mettent, pour prier, la tête entre les mains,  
Tant il leur faut d'efforts pour chercher les chemins  
Conduisant au pardon des hontes qui les souillent !

Ici, le front levé, devant cette beauté  
De la plaine où la nuit à mes yeux va s'étendre,  
Le front haut, me sentant nimbé de majesté,  
Seigneur je vous bénis de m'avoir fait comprendre  
Que le travail des champs est une liberté.

C'est une liberté sauvage et sans limites  
Pour l'âme, pour le cœur, pour le corps, pour l'esprit,  
Où l'on se sent en soi quelque chose qui rit  
Et qui semble chanter, loin des cités maudites.



Seigneur je vous bénis de tout mon cœur fervent  
Pour le don de ce jour d'une beauté sereine  
Allumé ce matin par le soleil levant,  
Pour cette immensité sans bornes de la plaine,  
Et la chanson des blés balancés par le vent!

Pour la fraîcheur de l'eau que boit la glèbe avide,  
Pour les midis brûlants où chantent les grillons,  
Et l'odeur du terroir qui monte des sillons,  
Quand le soc fait jaillir la bonne terre humide!

Et maintenant c'est l'heure où tendent au repos  
Tous ceux que le travail au long du jour enchaîne,  
Aspirant humblement à poser leurs fardeaux;  
L'ombre des peupliers s'allonge sur la plaine,  
Et mes bœufs fatigués abaissent leurs naseaux.

Et moi que, libre et fier, nul souci n'inquiète,  
Dans ce soir magnifique, ouvrant mes bras en croix,  
Seigneur je vous bénis une dernière fois,  
Joyeux et satisfait de ma tâche parfaite.





## PAYSAN ET CITADIN

### LE PAYSAN

Ami qui viens ici chercher parmi nos champs  
L'air pur et la santé, le repos et l'espace,  
Toi dont la ville ardente ignore les couchants  
Parmi l'embrasement où le soleil s'efface,  
Et les aubes d'or clair, quand le premier baiser  
Du jour à son lever, vient caresser la terre,  
Toi dont la soif du beau n'a rien pour s'apaiser,  
Quelle aberration te retient et t'enserme  
Dans la geôle de fer de la cité de mort?

### LE CITADIN

Ami, j'ai vu le jour dans la ville fiévreuse,  
Et mes aïeux, ainsi l'a décrété le sort,  
Ont su mener là-bas leur existence heureuse.



Nous sommes citadins de père en fils, c'est vrai,  
Aussi loin que je puis remonter ma lignée;  
Et cependant je sens quelquefois se cabrer,  
Au fond mystérieux de mon âme indignée,  
Un vieux ferment natif, comme de l'eau qui bout,  
Qui me porte à rêver d'un retour à la terre :  
Je me dresse parfois soudainement debout,  
Tel un illuminé, et me surprends à faire  
Comme un rite sacré, les gestes du semeur!

LE PAYSAN

Et qui donc te retient de secouer ta chaîne  
Et de fuir sur-le-champ la ville et sa rumeur?  
Combien n'entendent pas l'appel de notre plaine!  
Mais toi, qui l'as compris au tréfonds de ton cœur,  
Qu'attends-tu pour répondre à sa plainte angoissée?

LE CITADIN

Ah! tais-toi, car tu fais se dresser en vainqueur  
Ce désir formidable au sein de ma pensée,  
Et la ville, crois-moi, dans un instant pareil,  
Au regard de tes champs pèse bien peu de chose!

LE PAYSAN

Si c'était un bienfait du ciel, que ce réveil  
Qui t'agite le sang, une métamorphose

Pour remonter le cours des générations  
Et vivre désormais plus près de la nature!

## LE CITADIN

Las! C'est tout le trésor de nos traditions  
Qu'il faudrait renier, et je serais parjure  
A la foi des aïeux qui me l'ont amassé.

## LE PAYSAN

La terre, tu le sais, meurt d'être désertée :  
Quand l'appel dévorant de la ville est lancé,  
Ses fils, sans un regard après l'avoir quittée,  
Et sans se retourner, vont s'engouffrer là-bas...

## LE CITADIN

Je sais, c'est une pieuvre aux milles tentacules,  
Et ceux-là sont perdus, qui lui tendent les bras.

## LE PAYSAN

Aussi combien voit-on de tristes crépuscules  
En maints foyers peuplés jadis avec orgueil  
En la sérénité d'une vie abondante,  
Où pleurent maintenant, seuls debout sur le seuil,  
Les vieux tendant les poings vers la ville impudente!



## LE CITADIN

Combien de fois pourtant, du fond de la cité,  
J'ai jeté vers ta terre un long regard d'envie,  
Et j'ai souvent levé mes mains vers la clarté  
Dans un appel fiévreux de soif inassouvie,  
Qui, refluant le cours de tout un long passé,  
Me faisait remonter vers de lointains ancêtres!

## LE PAYSAN

De quel mélange fou, quel produit insensé  
Sont faits les citadins dans lesquels s'enchevêtrent  
D'âpres forces luttant chacune dans leur sens,  
Des oppositions et des élans contraires!  
On dirait des chevaux, l'écume sur les flancs,  
Et l'étincelle aux fers, secouant leurs crinières,  
Et bandant leur effort chacun de leur côté,  
Au risque de briser le char qu'ils sollicitent.

## LE CITADIN

Oui, je sais. Dans vos cœurs plus de simplicité  
Et plus de naturel opposent leurs limites  
Au flot désordonné des ardeurs de l'esprit.

## LE PAYSAN

Si tu savais l'amour que j'ai pour cette terre!  
Ma vie en ce souci tout entière s'inscrit,  
Et comme sur un mur se cramponne le lierre,  
A la glèbe attaché, elle et moi ne font qu'un.

## LE CITADIN

Sans doute, mais souvent se termine en souffrance  
L'amour trop violent, car il faut que chacun  
Donne la même part en cette exubérance.  
Et la terre, pour toi, rend-elle amour égal?

## LE PAYSAN

Non! Souvent à mes soins elle se montre ingrate,  
Mais moi, dans mon effort patient et loyal,  
D'un amour plus fervent je l'entoure et la flatte :  
Oui, j'en souffre parfois, mais un pareil tourment  
Me laisse, crois-le bien, comme une jouissance,  
Et je n'ai souhaité jamais un seul moment  
D'en être délivré, car ma persévérance  
M'a toujours amené jusqu'au but souhaité.



## LE CITADIN

Va, ton amour est noble, et ton effort splendide!  
Et moi que rend jaloux tant de sérénité,  
Qui, penché tout le jour sur un labeur aride,  
Brûle mon existence au feu de mon ardeur,  
Je retourne apaisé d'avoir compris ta vie,  
Et d'avoir vu combien il flotte de splendeur,  
Comme un sillage d'or, sur ta route suivie!





## TABLE DES MATIERES

---

A Virgile. . . . .	7
La Terre Maternelle. . . . .	13
Les Houblons. . . . .	15
Après l'Orage. . . . .	19
Retour. . . . .	23
Septembre. . . . .	25
La Terre Martyrisée. . . . .	27
A Pan . . . . .	31
O Fortunatos nimium! . . . . .	35
Seigneur, je vous bénis! . . . . .	39
Le Labour. . . . .	43
Douceur. . . . .	45



Parabole du Semeur.....	47
Invocation.....	51
Flandre!.....	55
Le Vent dans les Blés.....	61
Offrandes païennes : I. O Cérés!.....	67
— II: La Rouille.....	69
— III. Prémices.....	70
Fécondité.....	71
Prière à Notre-Dame-des-Dunes.....	75
La Pierre du Foyer.....	79
Le Barœul.....	83
La Majesté du Soir.....	85
Sous Terre.....	87
Paysage de Flandre.....	89
Le Satyre.....	95
Carillons de Flandre.....	97
Le Déserteur.....	99
A la Ferme.....	105
L'Attelage.....	107
Je suis un Citadin.....	109
Les Matins bleus.....	111
Les Betteraves.....	113
Droit dans la Vie.....	115
Le Réveil.....	119
Le Laboureur et ses Enfants.....	123
Le Pain quotidien.....	127
Fin de jour.....	129

---

Le Monde est à ceux qui se lèvent tôt.....	131
Les Houblonnières. . . . .	135
A Ceux qui sont partis.....	137
La Chanson du Sylvain.....	141
L'Heure douce. . . . .	145
Prière du Soir.....	147
Paysan et Citadin.....	151





==== IMPRIMÉ ====

POUR LES ÉDITIONS  
"LA CARAVELLE"  
— Le Livre et l'Image —  
SUR LES PRESSES DE  
L'IMPRIMERIE D'ART  
" LE CROQUIS "

6, RUE BEZOUT, A PARIS.

**EDITIONS**  
**DE "LA CARAVELLE" — LE LIVRE ET L'IMAGE**  
 6. RUE BEZOUT, PARIS (XIV<sup>e</sup>)

**Collection des 101 (Numérotée)**

Paul BAUDIER et VALMY-BAYSSE. — **Sous le Cèdre de Châtillon** 125 »  
 Octave CHARPENTIER. — **La Mère aux Chats**. Bois d'A. Margat. 50 »

**Prose**

Alban ARIBAUD. — **Le Dieu de Pourpre et d'Or**. Prix des Vignes de France..... 20 »  
 Louis CHARPENTIER. — **François Villon**. Le personnage..... 8 »  
 Octave CHARPENTIER. — **Bercy, cellier du monde** en collab. avec DROUIN. Dessins à la plume de P. Baudier. 160, 95, 40, 25 et 15 »  
 Octave CHARPENTIER. — **Mabrouka** (Réédition) illustré..... 12 »  
 René DARDENNE. — **Les Maubourg-Latour**..... 12 »  
 Lucie-Edwige MAYEN. — **Rosalie**..... 12 »  
 Fernand PIGNATEL. — **Batailles maçonniques**..... 12 »  
 — **La Saint-Glinglin**..... 9 »  
 Pierre VALDELIÈVRE. — **La Psychologie du Poète**..... 9 »  
 Jane VALRIANT. — **La Randonnée Soudanaise de Suzanne Davenel** (Prix de l'Académie Montaigne 1932)..... 20 »  
 Jane VALRIANT. — **Les Sources claires** (Suzanne Davenel en Tunisie)..... 12 »

**Vers**

Pierre AURADON. — **Double Almanach**..... 15 »  
 Georges BARRELLE. — **Les Heures mortes**..... 12 »  
 C. BAUGUION-CARIOU. — **Poésie**..... 10 »  
 Lucien BONNEFOY. — **Au Front l'Âme des Heures. II**..... 12 »  
 Jean BUCHELI. — **La Chanson du Vailleur de Nuit**..... 15 »  
 W. CALMEL. — **Et voici du Soleil, de l'Amour et du Rêve**..... 5 »  
 CHARLE-AUVREY. — **Tourbillons**..... 12 »  
 — **Passerelles**..... 12 »  
 — **Humus**..... 12 »  
 Octave CHARPENTIER. — **L'Afrique ardente**..... 10 »  
 Japon Impérial, 150 fr. ; Japon, 85 fr. ; Alfa 2 tons, 25 fr.  
 Octave CHARPENTIER. — **L'Aurochs dans les Bégonias**..... 12 »  
 Marc CHESNEAU. — **Quand le Roseau le veut**..... 15 »  
 Geneviève CHOUBAC. — **Sous la Lumière basque**..... 10 »  
 André DESCAT. — **Mon vieux Village**..... 12 »  
 — **Le vieil Errant**..... 12 »  
 Henri GOUTIER. — **Croquis à la Croque au sel**..... 12 »  
 Alice HÉLIODORE. — **Sagesse de France**. Cour. par l'Ac. fr. 12 »  
 Alice HÉLIODORE. — **Offrande au Génie**. Cour. par l'Ac. fr. 12 »  
 Francine KLEIN. — **Œuvre Posthume**..... 12 »  
 Robert LACROIX DE L'ISLE. — **L'Amour au Cœur**..... 12 »  
 France LAMBERT. — **Icare**..... 10 »  
 DE MEIXMORON DE DOMBASLE. — **Ainsi ma vie**. Cour. par l'Ac. fr. 7 50  
 — **J'écris pour toi**. Cour. p. l'Ac. fr. 12 »  
 Marguerite MILON. — **Poèmes**..... 10 »  
 Jacques MURACCIOLE. — **Chakchouka**..... 6 »  
 Juana RICHARD-LESCLIDE. — **Le Rosaire d'Amour**..... 12 »  
 E. DE SAINT-ETIENNE. — **Les Voix de la Forêt**..... 12 »  
 Pierre TOUTON. — **Hôtes et Gardiens**..... 12 »  
 Pierre VALDELIÈVRE. — **La Poésie de la Mer**..... 12 »  
 — **Le Dict de Jacquemars Gielée**..... 15 »

PORT EN SUS 1.50

IMP. LE CROQUIS, PARIS